AMIS de FREINET
et de son mouvement
n° 42

JUIN 1985

fondateur :

MARCEL GOUZIL

(1912-1973)

ADRESSER CORRESPONDANCE ET ARTICLES A :

Emile THOMAS - 18, rue de l'Iroise - 29200 BREST

S O M M A I R E

Introduction	E. et M. THOMAS	Page 1
Notre Documentaliste s'adresse aux Délégués Départementaux ICEM	R. DUFOUR	Page 2
DOSSIER :		
L'ECOLE FREINET DE VENCE		
- L'Ecole FREINET	C. FREINET	Page 3
- L'Organisation et l'Evolution de l'Ecole FREINET	C. FREINET	Page 9
- L'Ecole Prolétarienne de VENCE	C. FREINET	Page 13
- Une année d'expérience à l'école FREINET	C. FREINET	Page 19
Témoignage	Mme CHARDONNAL	Page 52
Quelques réponses aux questions du bulletin n°41 page 74	M. WULLENS C. FREINET R. DUFOUR R. FAURE	Page 54
Fondation FREINET	M. BARRE	Page 61
Praticiens-Chercheurs	J. LE GAL	Page 62
Pour poursuivre l'œuvre de la CEL Pour une SOCIETE NOUVELLE CEL Appel de l'ICEM : Sauver la CEL		Page 63
Yvonne MARTINOT n'est plus	H. et P. FORT	Page 76
La page de la Trésorière	M.L. CROCHET	Page 77

0-0-0-0-0-0-0

introduction

A la suite des nombreuses réactions, très positives pour la plupart (une seule étant vraîment défavorable) à notre dernier bulletin N°41, nous ne pouvons clore le dossier " l'Affaire de St-Paul de Vence " (ou encore " l'Affaire FREINET ") sans :

- d'une part , préciser l'organisation et l'évolution de l'Ecole Freinet du Pioulier à Vence, ouverte en octobre 1935.

Le plus objectif est donc de nous reporter aux éditoriaux de Freinet et autres articles parus dans la série 1935-1936 de l'Educateur Prolétarien. Dans le numéro double 19-20 du 10 juillet 1936, Freinet présente le bilan d' " une année d'expérience à l'Ecole Freinet ".

- d'autre part , essayer de répondre à la plupart des questions posées par notre ami " MESTESA ".(voir page 74 Bulletin N° 41)

Tout ceci constitue la première partie de ce bulletin N° 42.

La seconde partie est réservée à diverses questions d'actualité, en particulier:

- la création de la FONDATION NATIONALE FREINET à Paris. (1)

Notre Association " Les Amis de Freinet " est partie prenante dans cette Fondation: Nos deux " Amis " Raymond Dufour de Beauvais et Yvette Servin de Paris ayant accepté d'être membres de son Conseil d'Administration et d'y travailler selon le voeu de René Daniel (Président de l'Association des " Amis de Freinet "): faire respecter notre principe fondamental qui est de maintenir " l'esprit Freinet " et affirmer la présence de notre Mouvement ICEM CEL .

- le projet de la création de la SOCIETE NOUVELLE CEL

Les Journées d'Etude de Béziers (1er - 5 avril 1985) consacrées aux échanges dans les divers chantiers de travail ICEM ont eu aussi, parallèlement, à débattre de questions importantes : les problèmes pédagogiques et politiques relatifs aux orientations du Mouvement, les difficultés de la CEL et le projet de création d'une SOCIETE NOUVELLE CEL...

Nous nous permettons de lancer, dans ce bulletin, l'appel de plusieurs sociétaires:

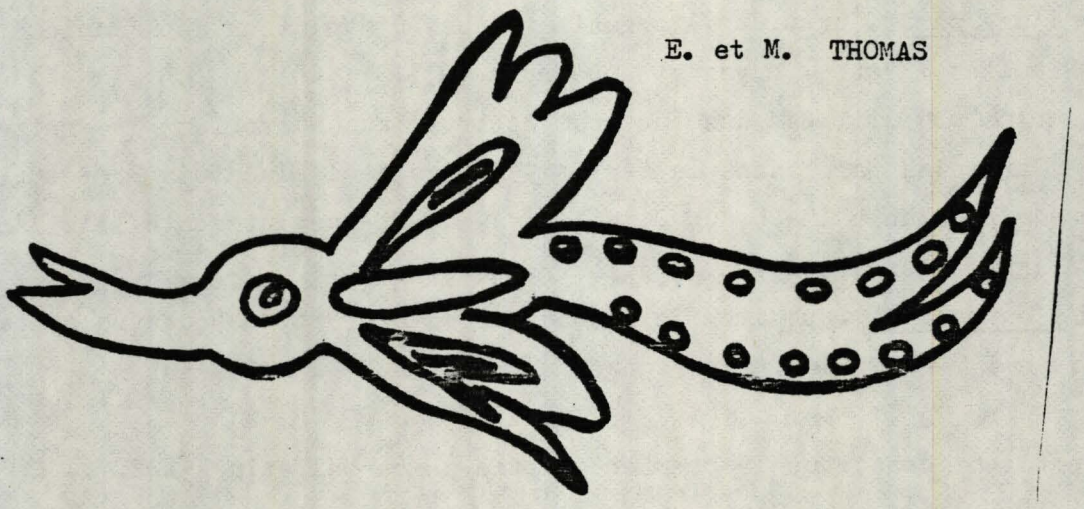
" POUR POURSUIVRE L'OEUVRE DE LA CEL "

appel repris et adop-

té par l'A.G ICEM de Béziers, afin que tous ensemble, jeunes et anciens, nous sauvions encore la CEL, indispensable - c'est du moins notre point de vue - à la vie et au rayonnement du Mouvement FREINET.

(1) Une documentation plus complète paraîtra dans le Bulletin N°43.

E. et M. THOMAS



Le DOCUMENTALISTE (en décrochage....)
aux Délégués Départementaux, camarades
militants du Mouvement FREINET

Atteint par la limite d'âge et incapable de continuer, entre autres, cette charge que j'ai sollicitée en 1967, j'ai, en accord avec Emile et Mimi THOMAS, décidé le transfert à BREST des Archives dont j'ai assuré plus ou moins bien l'exploitation pendant 17 années.

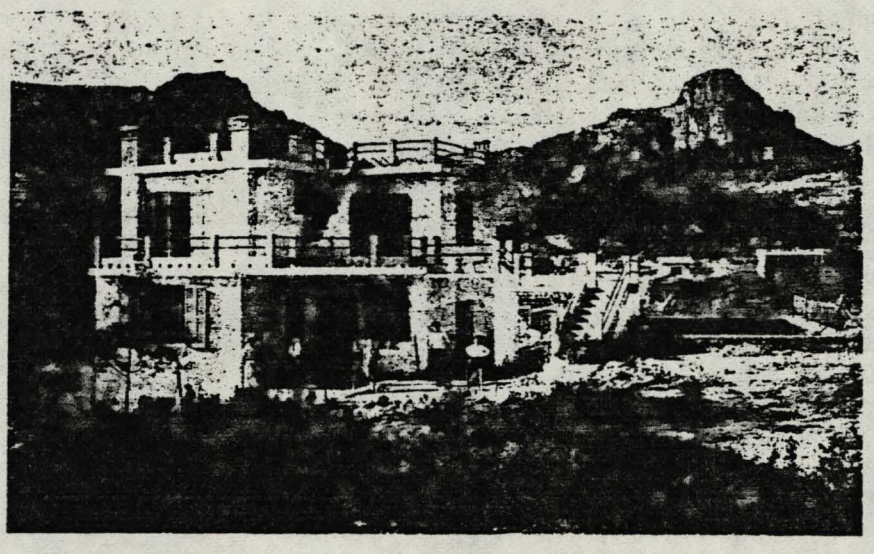
Toutefois, avant cette rupture, j'ai proposé de reproduire et diffuser à ceux qui en feraient la demande les documents qui pourraient les intéresser. Je puis donc fournir à tous les responsables de chaque groupe départemental le nombre de catalogues succints correspondant à l'effectif de ce groupe départemental. Je pourrais joindre également quelques catalogues aux anciens militants du Mouvement retraités ou éloignés du Mouvement.

Dans l'espoir d'une réponse"positive", même si elle est laconique, chiffrée par deux nombres, je vous en remercie et vous adresse mes sentiments confraternels et néanmoins coopératifs.

R.Dufour
6 rue Jean Racine
GOINCOURT
60001 BEAUVAIS

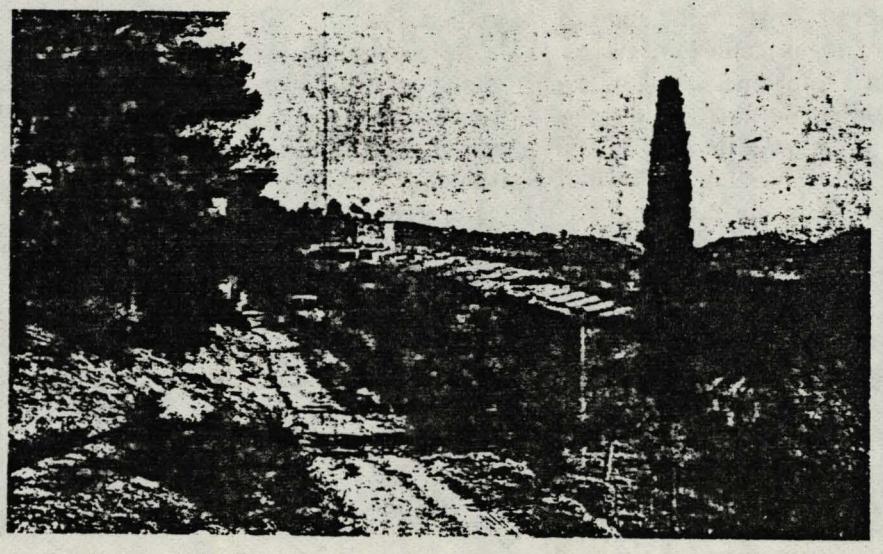
L'ECOLE FREINET

Notre école nouvelle ouvrira ses portes à Vence, le premier octobre prochain.



L'Ecole Freinet

Pour prévenir tous malentendus, plus que pour amorcer en faveur de notre œuvre une propagande qui nous paraît d'ores et déjà superflue, nous croyons utile de rappeler les raisons qui nous ont poussé à ouvrir cette école,



Vue vers le Nord

de dire quels sont nos buts et les possibilités d'action que nous entrevoyons, de préciser dans quelle mesure nous pensons faire de cette école un lien de plus entre les camarades de notre groupe d'une part, entre la coopérative et les parents d'élèves d'autre part.

***

Lorsque, il y a deux ans, à l'Assemblée générale de Reims, je lançai pour la première fois l'idée de notre école nouvelle, quelques camarades se récrièrent :

— Tu auras beau faire, ce ne sera plus l'école publique ; les conditions ne seront plus les mêmes. On dira : Freinet parle pour l'école publique, mais il quitte cette école publique...

Je dus alors répondre, avec un peu d'amertume, je le reconnais, que si j'envisageais la nécessité de quitter l'école publique, c'est que je ne voyais plus la possibilité de trouver une autre solution pour sauver notre œuvre et continuer ma besogne pédagogique. Si les instituteurs s'étaient révoltés comme ils auraient dû le faire devant l'injustice de Saint-Paul, s'ils avaient su remuer l'opinion contre cette attaque que nous disions être une « première journée fasciste » — et on se rend compte maintenant de la dangereuse portée de l'exemple — ; si nos Fédérations d'instituteurs avaient esquissé un mouvement de défense, j'aurais triomphé à Saint-Paul. A plusieurs reprises, nous avons été à deux doigts du succès ; mais nous avons été vaincus.

J'ai dû quitter Saint-Paul pour m'exiler dans un poste où je ne pouvais mener de front le travail scolaire et les nécessaires besognes coopératives. Je savais — nous avons des exemples sous les yeux — que je ne devais m'attendre à aucune mesure de clémence et que cet exil durerait des années.

J'aurais pu alors, comme tant d'autres, rentrer dans ma coquille, solliciter quelque poste double tranquille, loin des villes, loin des trains, loin de l'action militante. Freinet aurait continué son travail dans une école publique, mais la Coopérative — du moins son rayon Imprimerie à l'Ecole — aurait sans doute sombré au milieu des difficultés qui ont marqué les deux années écoulées, l'expérience de l'Imprimerie à l'Ecole aurait arrêté là son évolution. Car il ne faut pas sous-estimer l'importance, dans le développement de notre technique, de l'organisation coopérative qui fournit dans de bonnes conditions un matériel introuvable ailleurs, qui coordonne les activités et réalise les outils indispensables à l'œuvre nouvelle.

Placé devant ce dilemme, j'ai délibérément abandonné ma classe, consacrant à notre Coopérative, depuis deux ans, tous les loisirs que me laisse un état de santé affecté par ma blessure de guerre.

Nous avons si bien paré le coup qui, avec la crise, a menacé l'an dernier tant d'entreprises, notre Coopérative a continué à prospérer dans de si bonnes conditions, notre technique s'est tellement répandue, précisée et renforcée que nous sommes sûrs maintenant d'avoir opté pour la seule solution susceptible d'assurer le développement et le succès croissant de notre action pédagogique.

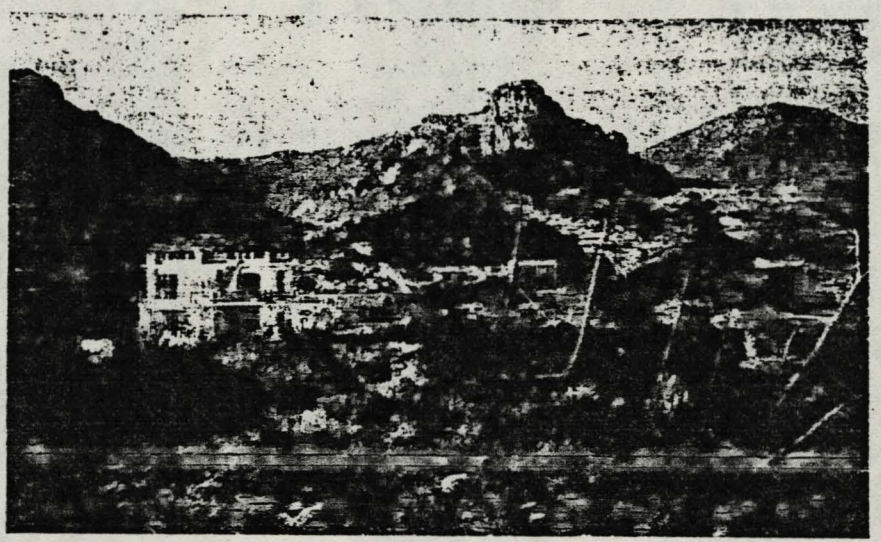
Il nous faut maintenant choisir définitivement et orienter de façon décisive notre activité.

Dans quelques mois, ayant épuisé tous les congés réguliers, il me faudra :

ou reprendre la classe dans des conditions nuisibles à ma santé, nuisibles à notre action pédagogique, mortelles pour notre idéal — ou me mettre à la retraite proportionnelle pour continuer mon action pédagogique à côté de l'école publique, selon les seules modalités que me permettent la loi et les nécessités sociales actuelles.

Notre choix est fait depuis longtemps, et nous avons, dans des conditions dont nous ne dirons pas ici les dramatiques difficultés, préparé l'ouverture de notre école nouvelle.

Nous espérons maintenant que nos camarades sauront répondre comme il convient aux colporteurs de faux-bruits qui ne manqueront pas d'insinuer



Vue vers le Sud

que je déserte à mon tour. Après avoir assis, dans l'école publique, de façon sûre et définitive, un mouvement pédagogique qui doit sa vitalité moins au dévouement de son initiateur qu'à l'enthousiasme coopératif de ses centaines d'adhérents, je prends la seule voie qui me semble possible pour continuer l'œuvre qui est toute ma vie, et nous pensons bien montrer, par la réalité de notre action, que nous restons en plein dans la lutte pédagogique prolétarienne, au service de notre idéal d'éducation nouvelle.

***

Ouvrir, dans la période actuelle de crise et de misère ouvrière, une école nouvelle que nous voudrions prolétarienne, est un problème bien difficile à résoudre.

La besogne sérieuse et probante que nous désirons poursuivre nécessite une installation, des dépenses, du personnel, et, comme nous n'avons jamais compté sur la générosité d'aucun philantrope — les pauvres seuls nous aideraient ! — nous sommes contraints de prévoir un écolage dont le taux, si raisonnable soit-il, écartera la grande masse des enfants ouvriers ou paysans.

Nous avons cependant besoin de travailler avec des fils du peuple ; nous

voulons préparer des Pionniers de l'idée prolétarienne, capables de s'en aller, dans quelques années, au sein de l'action militante, offrir au peuple les qualités de décision, de critique, de création et de foi en notre idéal dont nous serons parvenus à munir nos élèves.

Notre projet n'est pas irréalisable ; nous pourrons, à côté des fils de demi-prolétaires, d'employés, de fonctionnaires, d'intellectuels parmi lesquels se fera surtout notre recrutement, recevoir un noyau toujours plus important d'enfants ouvriers ou paysans qui seront dans notre école comme le ferment actif de notre effort pédagogique. Il suffit que, comme nous le leur demandons plus loin, nos camarades comprennent notre idée et nous aident à la réaliser.

Nous ne pensons point certes à éduquer des enfants d'une classe qui les reprendra immanquablement, détruisant ainsi les fruits de notre action. Cela ne signifie point que nous voulions, de façon étriquée et primaire, endoctriner les enfants qui nous seront confiés.

Nous avons à plusieurs reprises déjà, répondu à cette accusation. Il nous faut pourtant y revenir car la presse réactionnaire ne cesse de nous représenter comme l'épouvantail rouge qui prêche à l'école la révolution sanglante et ne vise qu'à former de jeunes communistes.

Nous avons toujours considéré avec une plus grande noblesse et une autre largeur d'idées notre mission pédagogique. Libérés de la surveillance administrative, nous n'en continuerons pas moins comme par le passé à servir l'enfance prolétarienne, à former des hommes parce que nous sommes persuadés que ces hommes seront des lutteurs et des révolutionnaires. Comme par le passé, nous répudions le dogmatisme et le bourrage de crânes quels qu'ils soient. Il n'y aura chez nous ni messe rouge, ni éducation communiste systématique, ni catéchisme orthodoxe. Nous connaissons trop la vanité et la duperie des mots, avec les enfants encore plus qu'avec les adultes. Nous ne ferons aucune morale, pas plus philosophique que sociale ou politique, mais nous tâcherons de donner à notre école une active vie de groupe, en contact maximum avec les ouvriers et les paysans, avec les organisations prolétariennes. Nous ferons aimer par dessus tout l'activité, le travail et la vie.

Munis de ce viatique et d'un sens critique très aiguisé, armés pour la création hardie, pour l'effort et la lutte, nos enfants pourront partir dans le monde. Nous sommes absolument certains de la direction sociale qu'ils prendront, non pas qu'ils aient à se souvenir de notre enseignement, mais parce que la vie et l'enthousiasme que nous aurons sauvegardés en eux les pousseront toujours en avant, vers le devenir social et le renouveau de la vie.

***

Inutile de dire que notre école travaillera intégralement selon nos techniques dont nous avons, à maintes reprises, précisé les fondements.

Notre réalisation nous permet tout spécialement de montrer les bases physiologiques, matérialistes, de l'éducation : c'est sur cet aspect original de notre effort que nous insisterons. Ces enfants qu'on nous confiera, intoxiqués, déformés, organiquement pervertis, las de la vie déjà, sans appétit ni élan, nous les soignerons d'abord par notre thérapeutique spéciale : alimentation spécifiquement idéale, en même temps que cure de désintoxication

par sudations, réactions, frictions, massages, travail au grand air, marches et excursions.

Cette action toute physiologique transforme totalement les individus, harmonise leur comportement, rectifie leurs déficiences, donne cette ardeur à vivre, cette activité, cette curiosité et cette confiance que nous avons toujours dit être nécessaires à une éducation vraiment active et libératrice.

Et parce que, plus qu'à l'école publique, nous sommes en mesure de redonner ici cette curiosité, cette vigueur et cet élan, nous pourrons appliquer alors intégralement nos techniques : Plus de leçons, plus de devoirs. Des outils de travail : outils pour le travail des champs, pour le travail du bois, pour le travail du fer, le découpage, la gravure, le dessin, la peinture — outils pour le travail intellectuel : Imprimerie à l'Ecole, Fichiers, Bibliothèques de travail, phonos, disques, cinéma, etc...

Plus de salles de classe avec des instituteurs peinant à inculquer des notions dont l'ordre et l'amplitude ont été réglés d'avance par les horaires et les programmes, mais des ateliers de travail pour les diverses activités, avec des guides qui aident lorsque c'est nécessaire à l'épanouissement d'un effort rarement individualiste, mais socialisé au suprême degré, coopératif, destructeur de l'égoïsme traditionnel.

Nous sommes tranquilles quant au succès.

L'Ecole, même nouvelle, n'a porté son attention jusqu'à ce jour que sur l'action propre, et aléatoire, de l'éducation et de l'instruction. La pédagogie, même nouvelle, n'a étudié que l'influence éducative sur le comportement individuel et social. Nous élargissons, et surtout nous approfondissons le problème.

Nous prouverons que l'action de l'éducation est excessivement réduite par rapport à ce que peut donner la totale régénération de l'individu par nos techniques. Nous montrerons ce que sont capables de faire des enfants sains et vivants, comment la moindre erreur alimentaire, le moindre désordre organique, bouleversent les plus belles constructions pédagogiques et philosophiques ; nous dresserons un monument à la gloire de la vie et de l'effort joyeux, donnant une idée, par là-même, de ce que pourra réaliser un jour le peuple délivré de l'abrutissement, de l'intoxication chronique née de l'asservissement au mercantilisme souverain.

***

Il faut maintenant que notre école vive, commercialement parlant.

Nous avons fort heureusement pu réussir, grâce à l'appui généreux de nombreux parents et amis, les fonds nécessaires pour asseoir une œuvre qui sera totalement libre de toute ingérence politique et sociale quelle qu'elle soit.

Il ne nous reste qu'à recruter nos élèves, ou plutôt à compléter le recrutement puisque nous avons déjà 10 à 12 places promises sur la vingtaine qui sera disponible. Et nous voudrions que, avec l'aide de nos camarades, les places restant à pourvoir soient occupées par des enfants pauvres d'ouvriers ou de paysans.

Nous osons une suggestion — suggestion qui avait d'ailleurs été formulée il y a deux ans par des camarades dévoués : Vous êtes nombreux à militer dans les organisations ouvrières. Vous y connaissez sans doute des enfants de militants qui, physiologiquement, intellectuellement et morale-

ment, auraient grand besoin de profiter de notre école. Formez une sorte de comité dont les membres s'engageront à verser une mensualité fixe. Faites appel aux syndicats d'instituteurs et aux organisations ouvrières.

Le placement d'un enfant dans notre école coûtera 350 francs par mois environ. Nous sommes persuadés que le comité dont nous suggérons la création trouverait facilement, dans chaque département, la somme nécessaire à cette bonne action sociale et pédagogique.

Qu'on ne croie pas surtout que nous cherchons à vous transformer en démarcheurs pour une entreprise à profits. *Ce ne sont pas les clients qui nous manqueront.* Mais nous voudrions, nous le répétons, travailler avec des enfants ouvriers parce que c'est dans ce milieu seulement que nous sentons la nécessité, la continuité et l'efficacité de notre effort. et aussi parce que nous y puiserions le lien organique que nous voudrions établir entre notre école et la classe prolétarienne.

La portée et la signification de notre expérience en seraient décuplées. Allons ! quel département fera le premier geste ?

***

Si notre passé n'était pas suffisamment garant de ce que sera notre effort à venir, nous déclarerions à nouveau que, pour notre école comme pour la Coopérative que nous avons créé et fait vivre, les préoccupations de profit commercial ne prendront jamais le pas sur les nécessités pédagogiques. Il faut que notre œuvre vive, certes, mais nous n'en ferons jamais une entreprise comme il y en a tant d'exploitation de la misère familiale et enfantine.

Nous voulons réaliser une expérience pédagogique et sociale qui, nous en sommes persuadés, sera précieuse pour l'évolution de l'éducation populaire. Et notre œuvre sera une sorte de grande entreprise coopérative : tous les individus, toutes les collectivités qui y seront intéressés à quelque titre participeront à sa gestion ; tous les livres de compte seront à leur disposition, et, si les concours espérés ne nous font pas défaut, il y aura possibilité encore d'abaisser nos prix déjà exceptionnellement réduits jusqu'à les mettre à la portée d'une plus grande masse d'enfants.

Nous comptons pour cela sur l'action de nos camarades pour lesquels l'école Freinet pourrait devenir, de plus, comme une sorte de centre pédagogique où les éducateurs eux-mêmes trouveraient les directives, les conseils, les enseignements dont ils sentent la nécessité.

***

Nous donnons en tête de cet article quelques vues d'une partie de notre école. Nous publierons sous peu des prospectus détaillés donnant tous renseignements et qui seront à la disposition de tous nos camarades.

Nous précisons pour l'instant que nous accepterons les enfants des deux sexes, quels qu'ils soient, mais que nous accueillerons de préférence, surtout au début, les enfants de 5 à 10 ans, non encore trop déformés par l'école et le milieu familial et sur lesquels notre action régénératrice est la plus efficace.

Pour tous renseignements complémentaires, nous écrire.

C. Freinet.

Educateur Prolétarien
N°19 mai 1935

L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

L'organisation et l'évolution de l'Ecole Freinet

C'est à la demande de très nombreux camarades que, après de longs mois de préparation et d'installation, après deux mois d'organisation directe et effective, nous faisons ici le point de notre réalisation.

Cette réalisation nous est, si nous en avions besoin, une grande leçon prolétarienne que nous offrons à notre tour à ceux qui ne sont pas encore



« La Petite Fille perdue dans la Montagne (*Enfantines*, nº 73)
Ecole de Saint-Martin de Queyrières (Htes-Alpes), 2e classe

persuadés de la nécessité d'une pédagogie nouvelle de classe et qui regretteraient peut-être que nous n'ayons pas cherché des appuis fastueux qui nous auraient permis de nous élancer dans l'idéal, loin des dures et permanentes réalités prolétariennes.

Lorsque, au cours de notre affaire de Saint-Paul, se fit jour la presque impossibilité pour nous de travailler normalement dans l'enseignement public, nombreux furent les bourgeois ou petits-bourgeois qui, intéressés par notre effort, nous promirent fermement leur concours pour l'ouverture d'une école nouvelle privée. Mais quand nous sommes passés à la réalisation, toutes ces velléités de bonnes volontés se sont éclipsées. *Aucun de ceux qui nous*

avaient poussés en avant avec de grands mots et des assurances pathétiques, n'a su tenir sa promesse.

Ce sont des dizaines de camarades, de parents et d'amis qui nous ont permis de dresser notre école en nous offrant généreusement toutes leurs possibilités, hélas très limitées.

Il est vrai qu'entre temps, avant même de jeter les fondations de notre œuvre, nous avions déclaré fermement : *Notre école nouvelle sera prolétarienne ou elle ne sera pas.*

En octobre, lancement de l'école ; nouvelle leçon prolétarienne.

Tous les petits-bourgeois qui nous avaient retenu des places, se sont habilement défilés sous des prétextes qui ne nous laissent point dupes. Quelques essais de parents aisés nous ont vite convaincus qu'on ne peut point travailler sur deux fronts : le front prolétarien et le front petit-bourgeois, même de gauche, quand il s'agit d'une éducation nouvelle harmonieuse. Le petit-bourgeois français, sauf à de très rares exceptions, ne comprend pas encore notre souci de préparation à la vie par la vie et l'action ; il reste hypnotisé par la carrière future, qui exige la filière examens, lycées, grandes écoles ; il considère comme perte de temps ces besognes essentielles que l'enfant doit exécuter dans notre école, parce que ce sont des besognes vitales, naturelles, dont il est anormal de décharger l'individu, le petit-bourgeois enfin voit difficilement son enfant accaparé par une communauté, même libre et enthousiasmante. Il lui faut, pour ses enfants, la leçon particulière et la sollicitude des gens de service.

Heureusement que notre œuvre prenait pied peu à peu dans la classe prolétarienne : des ouvriers, des ouvrières, des camarades comprenant totalement nos buts et nos aspirations, ont fait l'effort financier qui leur permettait de placer leur enfant dans un milieu sain et éducatif.

Des comités départementaux se sont formés pour le soutien de notre école, et des camarades de la Creuse et des Hautes-Alpes ont recueilli les fonds nécessaires pour le placement chez nous de deux enfants malheureuses des Hautes-Alpes.

Selon les nécessités, nous avons consenti, sur nos prix excessivement bas, des rabais importants et nous avons vu arriver de pauvres enfants sans souliers et sans literies ; il nous a fallu pratiquer la communauté des chaussures et garnir les lits de nos manteaux...

Après un accord spécial enfin avec les municipalités ouvrières de la région parisienne, nous aurons, dans quelques jours, une dizaine de fils d'ouvriers, et notre école sera complète.

Elle aura alors la physionomie que nous lui désirions : elle sera intégralement une école prolétarienne, une école de pauvres.

Nous savons d'avance, et nous en faisons l'expérience difficile que, avec un tel public, nous ne verrons pas cesser de sitôt nos difficultés financières. Nous ne nous en plaignons pas, car nous l'avons voulu : notre école ne peut garder tout son intérêt pédagogique que si, comme toutes nos écoles prolétariennes, elle est totalement dans la vie, si elle souffre de la misère prolétarienne en régime capitaliste, et se sauve aussi par le dévouement de tous les parents prolétariens.

Et nous y sommes dans la vie, croyez-le, camarades. Notre école a des

livres à volonté, des fiches, une imprimerie, et c'est déjà là de quoi permettre un excellent travail; nous avons un établi de menuisier, mais peu d'outils; nous avons acheté pour quelques francs un appareil de Radio, mais il ne marche pas; alors nous nous rabattons sur notre vieux phonographe C.E.L. qui tient toujours; nous voudrions un cinéma, un métier à tisser, du bois et des couleurs. Un camarade paysan des environs avait passé ses loisirs à constituer une belle collection de fossiles : il nous l'a offerte et il est même venu nous faire des causeries, nous offrant d'emmener bientôt nos enfants dans la vallée, à la recherche des témoins préhistoriques; il nous faudrait quelques instruments scientifiques, un thermomètre au moins... Mais il faut vivre d'abord, se chauffer par ces temps difficiles et assurer une alimentation saine qui donne au corps des assises harmonieuses et de l'élan, conditions primordiales, nous l'avons dit, pour l'activité intellectuelle de nos enfants.

Mais aussi, notre école, qui aurait pu être une de ces pensions... bourgeoises et sans histoire, de ces pensions qui permettent d'avoir un nombreux personnel salarié et de réaliser des bénéfices, notre école a déjà pris sa figure originale de communauté prolétarienne.

Il n'y a pas ici de bonnes ni d'employés: il y a des camarades jeunes, des camarades adolescents et des adultes qui travaillent d'un commun accord pour la plus grande harmonie de la communauté. Nous évitons le danger de voir les adultes servir et avilir les enfants, et celui tout aussi grand de voir des enfants servir et corrompre les adultes. Cela signifie que les enfants, aidés par les adultes, assurent toutes les besognes essentielles; aucun maillon de notre vie commune ne leur est inconnu : ils vont à la cuisine, au dortoir, à la lessive; ils mettent le couvert et servent à table; ils soignent en commun les quelques animaux qui sont leur propriété. Un jour, dès qu'il y aura autre chose à lui offrir que des dettes et des engagements difficiles, la communauté assurera la trésorerie de l'école...

Et, grâce aux nombreux camarades qui ont compris la portée et le sens de notre réalisation, nous voici maintenant reliés à tous les amis qui, dans les divers départements, donnent leur obole à l'Ecole Freinet. Des listes de souscriptions circulent ou ont circulé : les fonds qu'ils nous apportent sont certes les bienvenus ; mais nous apprécions autant cette chaude sympathie, cette collaboration fraternelle qui nous poussent toujours plus avant dans la voie que nous avons choisie et acceptée.

Localement aussi, notre école rayonne : on s'intéresse à elle, on fait appel à elle. Et ce n'est pas sans émotion que nous citons l'exemple des jeunes camarades qui, le dimanche, viennent de dix kilomètres à la ronde, pour construire un garage à notre vieille auto. Ces jours-là, le kolkoze est en pleine activité ; enfants et adultes, tout remue ; nos stakhanovistes ne ménagent point leur peine ; les repas nous réunissent tous, enfants et adultes, et jusqu'au soir notre école vibre d'une jeune activité qui est le plus réconfortant des symboles.

Et voilà un autre symbole que nous offrons encore à la méditation de nos jeunes camarades : parmi ces jeunes dévoués se trouve un instituteur en exercice dans les environs, qui vient tirer du sable, transporter et casser des cailloux, faisant ainsi l'expérience complète que la pédagogie proléta-

rienne ne se construit point par des mots mais par l'effort matériel enthousiaste, par l'audace à se saisir du monde en attendant de le maîtriser un jour.

A côté de la joie qu'apporte une réalisation si totale qu'importent les petits ennuis de la vie... bourgeoise. Qu'importe que nos costumes soient élimés, nos manteaux usés ; qu'importe même que notre Oleg soit sans souliers ces jours-ci parce que ses sandales ne tiennent plus et que sa mère n'a pas encore envoyé les chaussures promises. Misère certes, mais qu'illumine la figure épanouie d'un enfant qui se sent ici dans son élément et qui sait, déjà, considérer la vie dans sa totalité bienfaisante.

Il serait prématuré de tirer de notre expérience de quelques mois des conclusions pédagogiques. Nous le ferons dans les prochains numéros.

Nous dirons aujourd'hui seulement que nos observations antérieures, dont nous avons à diverses reprises, fait part à nos lecteurs, sont entièrement confirmées :

Rien ne vaut un régime — thérapeutique et alimentaire — bien compris pour harmoniser les enfants. Ces nouveaux venus crient, s'excitent, provoquent, pleurent. Au bout de deux ou trois jours la transformation est radicale : on sent qu'une action profonde a atténué, en attendant de les détruire totalement, les causes organiques de l'instabilité ou de l'excitation. Nous montrerons par la suite comment cette conception organique de l'éducation bouleverse tant de raisonnements de théoriciens et comment elle ramène à sa simplicité populaire le vaste problème de l'évolution humaine.

L'enfant ensuite est pris dans le milieu, et nous montrerons comment ce milieu est essentiel aussi par notre œuvre éducative. Milieu interne, milieu ambiant sont véritablement les deux pôles essentiels de notre action.

Et nous montrerons enfin pour les ignorants et les sceptiques que cette prépondérance du milieu, loin de brimer, de niveler les individus comme on l'a craint bien souvent, excite au contraire en chacun les puissantes forces de vie qui s'exerceront dans le sens des plus grandes possibilités individuelles. C'est l'école comprise dans son sens étroit, livresque et dogmatique, qui brime et nivelle les enfants. La vie est si diverse et si riche que quiconque ne craint pas de l'affronter dans toute sa complexité y trouve les plus puissants stimulants qu'une pédagogie puisse réserver.

Notre rêve se réalise : notre école, prolétarienne dans son essence, pourra être le laboratoire pédagogique de notre coopérative. Avec l'appui de tous, elle sera le modèle auquel nos camarades pourront utilement se référer ; elle sera pour les travailleurs, l'embryon de société nouvelle éducative, la communauté prolétarienne, aurore d'un avenir dont l'U.R.S.S. nous laisse entrevoir et espérer la prochaine réalisation.

Que notre œuvre donc soit de plus en plus coopérative ! Camarades instituteurs, vous devez faire un effort pour que des enfants pauvres puissent ici se régénérer ; mais vous ne devez pas vous contenter de nous soutenir pécuniairement, faites-nous connaître, intéressez-vous à notre vie. Dans notre tâche si difficile nous avons besoin de sentir votre ardente sympathie et vos encouragements.

C. FREINET.

Educateur Prolétarien
N° 5 10 décembre 1935

L'IMPRIMERIE A L'ÉCOLE

L'Ecole Prolétarienne de Vence

Premiers enseignements et perspectives

Nous ne croyons pas abuser en parlant à nouveau ici de notre école. Notre expérience intéresse manifestement la grande masse de nos camarades. Dans les moments difficiles que nous valent la mise en train et l'installation, nous n'avons pas de plus grand réconfort moral que de voir les syndicats de l'Enseignement nous voter tour à tour leur subvention, que de recevoir les souscriptions plus ou moins importantes de tant de camarades qui sentent comme un devoir de prendre leur part dans notre dure entreprise. Cette souscription dont nous publierons la liste complète, a déjà rapporté plus de 2.000 francs qui nous ont été précieux pour nous aider dans les énormes dépenses d'aménagement et d'installation.

Et puis, voilà que l'administration remet en branle tout son appareil oppressif. Comme je le disais aux membres du Conseil Départemental devant lesquels je viens à nouveau d'être traduit : des écoles religieuses peuvent s'ouvrir dans des taudis, des écoles publiques peuvent continuer à être reléguées dans des taudis comme ceux de Saint-Paul, l'administration ne s'avise nullement d'intervenir. Mais que Freinet veuille ouvrir, pour ses petits pauvres, une école nouvelle avec 14 ouvertures dans un site unique pour l'air et l'ensoleillement, cela est intolérable. Et nous savions que, poussée par la Municipalité Croix-de-Feu de Vence, l'administration ferait tout son possible pour servir encore une fois la réaction.

Nous n'entrerons pas ici dans tous les détails réglementaires plus ou moins subtils. Mais quelques explications sont cependant nécessaires pour éviter tous malentendus.

Par suite de l'impossibilité où nous avons été de trouver des fonds pour l'installation de nos internats, nous n'avons pu réaliser notre projet d'ouvrir une école de garçons avec internat et une école de filles avec internat. Mme Lagier-Bruno, mère de Mme Freinet, a alors ouvert, à proximité de notre école, une pension d'enfants dûment déclarée, payant patente, dont elle est propriétaire et responsable. J'ai moi-même fait construire un local dont je suis propriétaire et dans lequel j'ai demandé à ouvrir mon école.

Les formalités ont été faites, et nous verrons tout à l'heure comment. L'Inspecteur Primaire chargé d'inspecter le local n'a rien trouvé à redire, sauf que la pension de Mme Lagier-Bruno était un internat déguisé. Et, sur l'ordre du Ministre, l'Inspecteur d'Académie a fait opposition à l'ouverture de notre école parce que je n'avais pas déclaré d'internat.

J'ai été à nouveau traduit devant le Conseil Départemental qui a jugé l'affaire le 3 janvier. J'ai eu beau alléguer qu'il m'était matériellement im-

14

possible de déclarer comme internat une propriété qui ne m'appartient pas, le Conseil, cela ne faisait aucun doute, a approuvé l'opposition ministérielle et académique. Les délégués de l'enseignement libre, qui étaient en l'occurence mes défenseurs naturels, ont suivi eux aussi l'administration, ce qui montre évidemment la collusion, tacite ou effective, de tous les éléments réactionnaires opposés à notre initiative.

Mais... il y a des mais.

Le Préfet doit délivrer un récépissé de la déclaration qui lui est faite. Il a fallu que je lui écrive quatre fois pour obtenir un récépissé qui n'était qu'un accusé de réception délivrable immédiatement et qu'il a retardé de deux mois après avoir affirmé — ce qui est une erreur administrative — que cette déclaration ne devait pas lui être adressée. Interrogé sur ces retards, le Préfet n'a su que répondre, promettant seulement de me répondre par la voie administrative... ce que nous verrons.

Le 14 octobre, j'adressais à l'Inspecteur d'Académie mon dossier complet. Conformément à la loi, l'Inspecteur d'Académie devait aussitôt m'en délivrer récépissé et le délai d'opposition d'un mois court à partir de cette date. Or, l'I. d'A. n'a délivré le récépissé que le 5 novembre, donc avec 20 jours de retard. Interrogé par moi, il a répondu que ma demande n'était pas recevable le 14 octobre parce que, à cette date j'étais en congé de longue durée et non à la retraite. A cette date, en effet, mon admission à la retraite ne m'avait pas encore été signifiée, mais l'arrêté de mise à la retraite que j'ai reçu ultérieurement, signé du ministre le 30 septembre, me met bel et bien à la retraite à dater du 1er octobre.

Il m'est alors facile d'argumenter que le 14 octobre mon dossier était recevable, que le délai d'opposition expirait le 15 novembre, que, à cette date, aucune opposition n'avait été formulée (l'opposition académique est du 5 décembre) et que, conformément à la loi, et sans autre formalité, je pouvais considérer mon école comme ouverte.

Pour une fois donc, l'appareil administratif a joué à vide. Les télégrammes officiels urgents qui de Paris à Nice et de Nice à Vence, ont manigancé l'opposition, sont venus trop tard. Il reste encore à la loi bourgeoise certes de tourner la loi et de faire un coupable d'un innocent. Nous y sommes même habitués, mais nous sommes habitués aussi à réagir et nous attendons calmement les événements auxquels nous saurons faire face.

Notre œuvre donc continue, avec seulement un intermède pour nous prouver que toujours la réaction veille, sensible plus que nous le croirions, à nos réalisations prolétariennes. Nous veillons aussi et les diverses organisations syndicales et politiques alertées feront bonne garde.

***

Il est encore trop tôt pour parler positivement de notre expérience pédagogique, si pressantes que soient les sollicitations de nos camarades. Nous allons cependant essayer de caractériser le sens de notre œuvre par les jalons que nous avons jetés, l'élan que nous avons donné.

Dire que nous faisons confiance à l'enfant, n'est pas assez. C'est une de ces formules d'éducation nouvelle qui suscite beaucoup de désillusions parmi ceux qui octroient avec enthousiasme des libertés. Cela sous-entend d'ailleurs qu'on n'aura jamais à se repentir de cette totale confiance.

Or, les enfants ne sont pas des êtres parfaits ; ils traînent souvent après eux une redoutable hérédité ; ils ont pris, dans la famille, dans le taudis, dans la rue ou à l'école officielle, des habitudes antisociales qui ne sont presque toutes que de naturelles réactions de défense contre un milieu qui les opprime sans cesse. Il serait erroné de croire que l'octroi de la liberté serait une panacée : c'est là une conception de pédagogie bourgeoise contre laquelle nous nous sommes toujours élevés.

Les enfants ne sont, en tous cas, pas pire que les adultes, sous quelque biais qu'on les considère et les expériences de vie coopérative, de travail communautaire qui sont si précieuses avec des adultes doivent donner, avec les enfants, des résultats au moins équivalents. Notre expérience nous a montré que les enfants qui sentent la nécessité de l'imprimerie prennent spontanément de leur matériel un soin dont peu d'adultes seraient capables, et un phonographe avec ses disques, placés entre les mains des enfants ne courent pas plus de risques que s'ils étaient entre les mains des adultes.

Nous voudrions donc que cessent cette prévention contre les possibilités enfantines, cette permanente domination des adultes (qu'elle soit avouée ou atténuée) et que se fasse une fois pour toutes l'expérience d'une société communautaire d'enfants, dans laquelle les adultes n'auront pas plus de droits que les enfants eux-mêmes.

Mais cette expérience ne doit pas se faire en vase clos comme tant de recherches pédagogiques. C'est à même la vie prolétarienne que nous désirons œuvrer.

Notre école est donc au maximum la maison des enfants : les adultes y jouissent de droits égaux à ceux des enfants, mais pas supérieurs, et nous habituons nos élèves à critiquer les adultes et les adultes à accepter ces critiques, à y répondre pour se disculper ou pour en tirer profit.

Poussée à ce point extrême, la communauté devient alors quelque chose de sérieux, non plus un jeu de pédagogue, mais un mode nouveau de vie qui entraîne des responsabilités nouvelles, qui suscite aussi des réactions combien salutaires. C'est l'aboutissement de notre effort de normalisation des activités enfantines.

Nous avons appris à nos enfants à s'exprimer librement, à éditer leurs journaux, à remplacer leurs besognes conventionnelles et scolastiques par du véritable travail intelligent et profitable. Nous habituons maintenant nos élèves à s'éduquer sur le plan des sociétés adultes basées sur l'effort et la responsabilité communautaires.

La coopérative des enfants est plus qu'une institution para-scolaire. Nous désirons qu'elle devienne la véritable communauté des enfants, l'expression du kolkoze dont nous jetons les bases.

Les enfants ont pris en charge toutes les besognes de la communauté ;

nous leur avons laissé la gérance non seulement des fonds scolaires, mais aussi de toutes les sommes provenant des souscriptions, à charge pour eux de parer aux besoins divers pour lesquels ces souscriptions nous sont venues. Et notre rêve serait de pouvoir leur confier un jour prochain la charge totale de l'entreprise — et nous pensons y parvenir.

Car nous précisons bien que notre communauté n'est pas égoïstement enfantine en face d'adultes considérés comme ennemis. Un article des statuts de la Coopérative des enfants dit : « Toute exploitation d'une personne par une autre est interdite dans la communauté ». Ce qui signifie non seulement que les enfants ne doivent pas s'exploiter entre eux, mais que les enfants ne doivent pas exploiter les adultes, ni ceux-ci exploiter les enfants. C'est pourquoi il n'y a chez nous ni bonnes, ni serviteurs, mais des collaborateurs d'une même communauté, ayant les mêmes droits quels que soient leur âge ou leur fonction.

Nous attachons une grande importance à cette clause qui intègre les enfants dans la vie et donne un sens à notre expérience : l'enfant dans la vie et s'éduquant par la vie, voilà ce que nous désirerions réaliser. Les résultats déjà obtenus sont, à ce point de vue, pleinement encourageants.

⁂

C'est encore ce même souci qui nous guide dans nos recherches pédagogiques.

Nous voudrions normaliser au maximum la vie scolaire de nos enfants: éliminer totalement le convenu, le scolaire, ce que l'enfant considère comme inutile et dont l'acquisition suppose l'oppression. Nous voudrions que, de plus en plus, il s'éduque et s'instruise selon les normes et au même rythme que les adultes.

L'effort scolaire anormalement prolongé, tel qu'il se pratique couramment, constitue presque toujours une rupture d'harmonie, un détachement des besognes courantes non spéficiquement éducatrices. Le travail imposé a, comme contrepartie, le jeu détaché de la vie communautaire.

Comment l'adulte s'instruit-il, dans les conjonctures les plus favorables s'entend ?

Il a une tâche sociale à remplir, un travail à faire. L'idéal est qu'il se sente organiquement lié à cette tâche et que, dans ses heures de liberté, il éprouve le besoin d'étudier dans le sens de son activité productrice.

Et comment s'instruit-il ? Les cours ex-cathédra, les leçons systématiques ont montré ici leur faillite. Le rôle de l'éducateur est seulement alors de préparer le matériel, de donner des conseils. L'étudiant lit, compulse, expérimente, réalise, invente, crée et, ce faisant, se saisit de la science et de la culture selon ses possibilités et ses besoins. Des savants, des écrivains, des inventeurs font des conférences et des démonstrations : l'étudiant y assiste, non pas en écolier écoutant une leçon, mais en homme écoutant un homme plus instruit dont il assimile ce qui lui est nécessaire et cela seulement.

Nous essayons, et nous essaierons de réaliser dans notre école des normes

semblables de travail. A la base, chaque enfant devra fournir régulièrement une tâche correspondant au travail adulte : les uns sont en apprentissage chez le menuisier de la ville, d'autres chez le forgeron et chez le cordonnier, d'autres travaillent aux champs — selon leurs goûts — besognes qui les placent dans la vie et leur donne l'habitude de l'effort sérieux et productif.

La soirée seulement est consacrée aux besognes scolaires grâce aux outils de travail dont nous avons muni notre école et qui permettent l'enrichissement rapide d'enfants qui ont aujourd'hui conscience de la nécessité de l'effort : imprimerie, échanges, fichier scolaire, travail instructif autocorrectif par nos systèmes de fiches.

L'expérience ne fait que commencer, mais déjà nous sentons la nécessité qu'ont les enfants de se saisir de certaines techniques pour les posséder, parce qu'ils en sentent la nécessité. Et c'est pourquoi, à côté du travail libre créateur, nous organisons l'acquisition par un système général de fiches dont nous aurons l'occasion de reparler.

Et tous les soirs, une conférence réunit tous les enfants : le conférencier est, soit un enfant ayant préparé très longuement son exposé, agrémenté de vues ou de documents du Fichier, complété par la projection de films (quand nous aurons l'appareil que notre ami Boyau est en train de nous monter à prix réduit) ou l'audition de disques — soit un adulte, et nous ferons appel tour à tour aux paysans des environs, aux passants, aux camarades ouvriers. L'expérience a déjà été tentée avec succès par notre ami Roger et nous constatons avec plaisir comme lui que les travailleurs acceptent bien plus volontiers qu'on ne croirait de venir parler de ce qu'ils connaissent lorsqu'ils sentent que leur collaboration s'insère totalement dans le rythme éducatif.

Par cette conception polytechnique de notre école, nous avons la prétention de former des adolescents conscients de leurs possibilités et des exigences de leur destinée, des hommes capables de réagir devant les événements selon un tempérament dont nous aurons exalté les lignes de force.

Et nous voulons en même temps que ces enfants soient très instruits, non seulement de tous les événements de la vie contemporaine, mais aussi de toutes les matières que l'Ecole traditionnelle peine tant à inculquer. Nous ne sous-estimons pas la possession des techniques éducatives, ni de l'instruction de base, mais nous prétendons que, s'il en sent la nécessité, s'il veut s'en saisir, l'enfant y parviendra magistralement, à raison de 2 ou 3 heures par jour de travail systématique — mais pas de ce travail au compte-goutte de l'écolier qui attend l'heure qui passe, mais par l'effort viril, sérieux, enthousiaste du stakhanoviste qui a conscience de l'utilité de son effort.

Et c'est dans ce sens que notre école sera aussi le triomphe du travail. Nous espérons bien en donner sous peu le réconfortant spectacle.

***

Car nous ne nous contenterons pas de faire une besogne à la petite journée pour éduquer et instruire une colonie de petits pauvres. Notre ambition

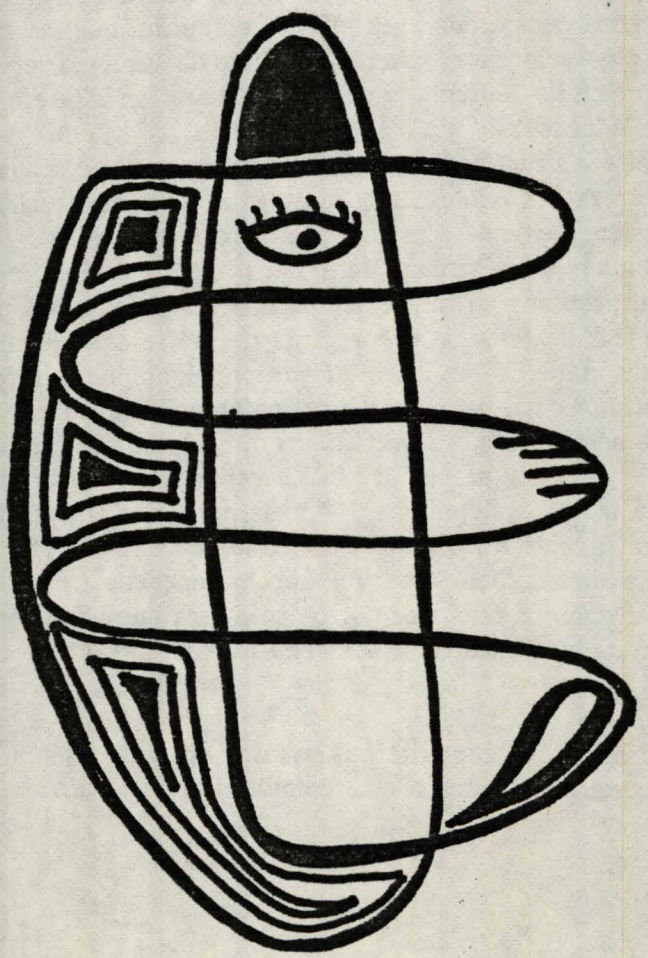
est plus haute. Nous voudrions, après entente avec les organisations politiques et syndicales, avec les municipalités ouvrières, recevoir ici non pas des dégénérés ou des affaiblis, mais les meilleurs éléments de la classe ouvrière avec qui nous expérimenterions vraiment l'école nouvelle prolétarienne, ferment de la culture nouvelle de demain. Nous serions heureux de faire de notre école un pendant de l'*Artek* soviétique dont Pujol nous a parlé, une sorte d'école normale dont pourraient se réclamer plus tard les bons ouvriers de la lutte révolutionnaire.

Nous ne comptons certes pas sur un succès sans réserve, car nous n'aurons pas, de longtemps encore autour de nous l'ardente vie nouvelle qui fermente en U.R.S.S. autour de l'Artek. Mais nous serons un foyer d'activité et d'élan, un laboratoire où prendront forme les expériences et les réalisations dont le prolétariat tirera ensuite profit et enseignement.

Tous nos camarades sentent certainement l'immense portée d'une telle réalisation. Ils savent aussi notre obstinée persévérance au service exclusif de l'école prolétarienne. Et ils resserreront autour de notre expérience, le noyau de collaborations et d'actives sympathies sans lesquelles notre dévouement serait vain.

C. FREINET.

E.P N°7 10 janvier 1936



12me ANNEE

L'EDUCATEUR PROLETARIEN

Revue pédagogique bi-mensuelle

C. FREINET

Une année d'expérience à l'Ecole Freinet

19-20

10 JUILLET 1936

EDITIONS DE L'IMPRIMERIE A L'ECOLE
VENCE
(ALPES-MARITIMES)

Une année d'expérience à l'Ecole Freinet

Nous n'avions pas l'intention de publier actuellement un compte-rendu prématuré de cette première année de vie — et de lutte — de l'école Freinet.

Cette première année fut nécessairement une année d'organisation, dominée bien souvent, hélas ! par d'écrasantes difficultés matérielles. Mais nous n'oublions pas justement que ces considérations matérielles sont l'apanage des écoles prolétariennes et que notre misère et nos luttes sont la rançon de notre fidélité à notre idéal pédagogique et social.



LE TRAVAIL A L'IMPRIMERIE, A L'ECOLE FREINET

Nous ne prétendons pas apporter ici une série de résultats positifs. Les résultats positifs sont dans la mine épanouie d'enfants qui nous étaient arrivés terriblement marqués déjà pour toute une vie de souffrance et de privations ; ils sont dans leur enthousiasme et leur allant, dans leur dévouement à la communauté, dans leur maturité sociale et politique.

Nous nous serions contentés de marquer ces conquêtes au cours d'un court article. L'insistance de nombreux camarades et amis nous engage à vous mettre loyalement au courant du développement de notre expérience, de vous dire nos soucis, nos efforts, nos espoirs, et les avantages déjà que nos réalisations pédagogiques peuvent apporter à notre grande œuvre commune.

L'organisation matérielle de l'Ecole

Nous disions souvent que l'œuvre éducative doit avoir de puissantes assises matérielles, que les considérations, habituellement négligées, de locaux, d'installation, d'alimentation sont à la base même de notre pédagogie.

Si quelques camarades craignaient, en nous voyant décidés à réaliser notre projet d'école nouvelle, de nous voir écarter de ce qui fut notre ligne de toujours, ils peuvent aujourd'hui se rassurer : jamais entreprise pédagogique ne fut plus imprégnée que la nôtre, de considérations matérialistes, au cours de cette première année.

Bien sûr, nous fûmes les éducateurs... Mais il fallut au préalable partir en quête de créanciers plus ou moins accommodants (hors les amis et les parents qui, avec une générosité émouvante, nous ont, sans calcul aucun, offert leurs économies). Faute de fonds pour payer ouvriers et entrepreneur, force nous fut de mettre la main à la pâte, non seulement dresser les plans, mais prendre le pic pour creuser les fondations, alimenter en pierres le concasseur, faire le mécanicien, le camionneur, le maçon... Les constructions terminées, avec les premiers élèves, on nous vit assembler des planches, monter des casiers, peindre et repeindre... Puis l'automne vint, avec le froid et la pluie et notre hâte à poser portes et fenêtres, combler et cimenter les rigoles, remonter des murs, rendre pratiquables les abords immédiats.

Nous disions parfois : que l'école soit nue au début de l'année... les murs se garniront au fur et à mesure de nos réalisations.

Nous partions, nous, avec une école vide dans laquelle il nous a fallu, souvent par des moyens de fortune, créer et organiser.

Les nombreux camarades qui, au cours de multiples déménagements, se sont trouvés à pied d'œuvre dans des conditions moins tragiques, pourront s'imaginer ce que représente d'efforts et d'abnégation l'œuvre entreprise.

Et nous ne disons pas tous les soucis d'argent, plus épuisants encore que l'effort musculaire ou la création intellectuelle, les affres du constructeur qui sent, à certains moments, la terre se dérober sous ses pieds parce que, après avoir frappé à toutes les portes, il se demande parfois s'il va ainsi laisser s'écrouler son rêve, ni la nécessité de poursuivre nos besognes coopératives dans des conditions dont bien peu de nos amis ont su réaliser le tragique.

***

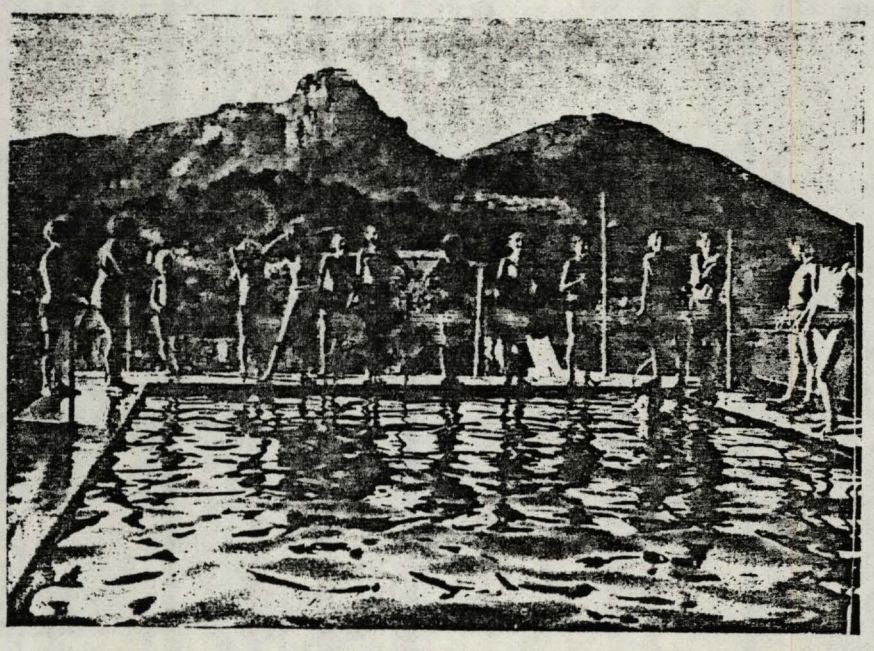
Placés, on le voit, dans des conditions strictement prolétariennes, nous avons, à force de privations et d'efforts, réalisé une installation prolétarienne : aucun luxe superflu, mais de l'air, du soleil, de l'eau, de l'espace, des champs, la tranquillité et le calme, des locaux confor-

tables où nul n'a souffert de l'hiver, qui s'ouvrent tout grand l'été sur des terrasses et des jardins, avec des locaux scolaires spécialement conçus pour les fins que nous nous proposons et dont nous reparlerons.

De Vence, on aperçoit, sur le côteau en face, les bâtiments blancs et ensoleillés de l'Ecole Freinet. Lorsqu'on a quitté la ville par la vieille route de Saint-Jeannet et que, après l'antique chapelle de Sainte-Colombe on a suivi pendant 500 mètres le chemin à peine carrossable du Haut-Pioulier, on se trouve subitement en un site admirable : au pied des Baous, dominant Saint-Paul et Cagnes, et la côte jusqu'à Antibes et l'Estérel ; la civilisation, là, à nos pieds, les autos qui cornent sans arrêt sur la route, les lumières d'Antibes qui resplendissent la nuit ; et, de l'autre côté du versant, la Cagne sauvage, les fourrés impénétrables, les bois de pins où chantent les coucous mélancoliques, le maquis d'où montent, la nuit, les aboiements perçants des renards.

On ne peut s'empêcher de louer les avantages incontestables du site choisi pour construire et installer la première école prolétarienne.

Car ce sont bien, camarades, des prolétaires authentiques qui sont là à bénéficier de notre installation et de notre enseignement. Deux enfants seulement ont une famille régulière et complète ; tous les autres sont plus ou moins déshérités, depuis M., dont le père se désintéresse, laissant à la mère malade le soin de pourvoir aux besoins de son enfant ; L., dont la mère en chômage ne peut plus payer de pension et ne peut reprendre son enfant, jusqu'à nos orphelins de Gennevilliers et jusqu'à Catherine qui vous apprendra que son père a mis le feu à la maison parce qu'il était saoûl et que sa mère, qui en est devenue folle, est « internée ».



L'HEURE DU BAIN

Et nous avons, sans réserve, les soucis prolétariens de parents qui voudraient donner à leurs vingt enfants une bonne santé d'abord, mais à qui l'argent manque parfois pour acheter des souliers — il y a trop de pieds à chausser ! — ou pour couvrir les lits la nuit, et qui savent mobiliser tous les habits chauds, y compris le manteau qu'on mettra ensuite pour se présenter devant le Conseil Départemental et y répondre, devant des juges impassibles, de fautes dont nous ignorons encore le véritable sens.

Quel bourgeois, en effet, serait suffisamment dépouillé de préjugés pour placer ses enfants dans une école où n'existent ni serviteurs ni bonnes, mais seulement un « papa » et une « maman », qui doivent souvent mettre la main à la pâte certes, mais dont le rôle reste surtout d'entraîner et d'harmoniser, de donner de l'élan et de la confiance en la vie et de croire à l'admirable miracle de l'enfant ; une école où les enfants font leur lit, mettent de l'ordre dans leur dortoir, nettoient les locaux, aident à la cuisine, lavent leur linge et le raccommodent à l'occasion, administrent coopérativement leur entreprise, cultivent leurs champs et soignent leurs bêtes ; une école qui est l'apprentissage parfois assez rude de la vie !

Qui veut des mains blanches, un anémolissant bien-être, une éducation intellectualiste et aristocratique, ne met pas ses enfants à l'Ecole Freinet. Ici, on habitue les enfants au travail libre et à l'effort socialement utile ; ici disparaissent les vices ancestraux nés du capitalisme et de l'exploitation ; ici on prépare à la vie de lutte et de création, on forme des « hommes ».

Sans doctrine autre que la vie.

Pauvres esprits qui ont cru que Freinet allait donner ici des leçons de communisme comme si notre idéal pouvait ainsi se rétrécir à quelques leçons dogmatiques, comme si nous n'avions pas, pour le servir et le réaliser, l'ampleur incroyable de ces jeunes vies enthousiastes qui, dans leur joie constructive, jetteront bas systèmes et formules pour se réaliser puissamment.

C..., à dix ans, répondait à des contradicteurs avec une maîtrise et une sûreté critique que nous nous en voudrions d'appauvrir d'un commentaire :

« Ils sont bien présomptueux ceux qui croient qu'on peut ainsi se saisir de notre cerveau et de notre vie, qui pensent savoir où nous irons demain... La jeunesse va vers ceux qui lui font du bien. »

Nous montrerons par la suite comment, pratiquement, nous préparons nos enfants à leur destinée d'hommes, sans nous soucier de les enfermer d'avance dans une orthodoxie quelle qu'elle soit qui craquera bientôt sous la poussée des événements, avec la certitude qu'un homme sera nécessairement un lutteur, un constructeur, un révolutionnaire.



ON FAIT LE PAIN

Notre régime

Nous allons d'abord essayer de donner une idée de la vie des enfants dans notre école. Nous verrons, ensuite, plus spécialement, l'organisation scolaire et les enseignements pédagogiques et pratiques que nous pourrions tirer de cette première année d'expérience.

Nous ne sommes point partis avec des idées préconçues sur l'organisation de l'Ecole. Décidés à nous mettre au service des enfants, résolus à faire de notre institution la véritable maison des enfants, nous attendons des enfants eux-mêmes réunis en coopérative les directives véritables de notre vie commune.

Nous nous attacherons donc moins aux détails qu'aux principes essentiels de notre organisation.

En marxistes convaincus, nous pensons que l'éducation est plus spécialement fonction du milieu, milieu extérieur dont nous dirons la nature à la portée et milieu intérieur aussi, conditionné par le mode de vie, la thérapeutique et l'alimentation.

Sans négliger la thérapeutique, pour laquelle nous cherchons activement des bases naturelles et logiques, nous attachons une grande importance à l'alimentation, agent essentiel du milieu intérieur.

Nous ne sommes pas omnivores parce que nous sommes persuadés que certains aliments sont indubitablement nocifs pour les enfants et que l'expérience nous a montré avec quelle facilité ceux-ci s'habituent à notre alimentation spécifique.

Nous ne sommes pas végétariens, mais fruitariens. Nous ne mangeons qu'accidentellement des légumes, la plupart du temps comme condiment.

La base de notre alimentation est le fruit, de saison autant que possible, sec à défaut, et les céréales (pain cuit à la maison), riz décortiqué non glacé, maïs, semoule, pâtes.

Pas de lait, mais yogourth et fromage frais ; peu de sel, pas d'huile, pas de beurre, assaisonnement à la crème naturelle ou au jus de fruits.

Ce régime n'est d'ailleurs pas, comme on pourrait le croire, insipide et austère : bon pain naturel, fromage, crème, plats sucrés aux fruits naturels, pains d'épice, fruits, sont pour les enfants un régal quotidien.

Les adultes aux goûts pervertis se plient difficilement à cette alimentation trop dépourvue d'excitants. Mais l'enfant, même le plus gâté, s'y fait bien vite. Notre thérapeutique aidant les mêmes conséquences apparaissent dans tous les cas : l'enfant mange d'abord du bout des lèvres, comme dans tant de familles. Mais, au bout de quelques jours, l'appétit vient, et c'est un premier grand plaisir de le satisfaire.

Souvent, chez eux, les enfants mangent peu ; ici ils mangent trop et nous avons du mal à corriger leur goinfrerie.

Une des caractéristiques des enfants pauvres, c'est en effet d'avoir l'estomac dilaté et d'être torturés d'une fringale permanente et obsédante. Pensez donc : pendant des années et des années, on les a gavés de soupe plus ou moins claire, de pain blanc dévitalisé et spongieux qui gonfle au contact de la sauce puis au contact des sucs, d'eau ou de vin qui excitent encore le besoin d'ingérer.

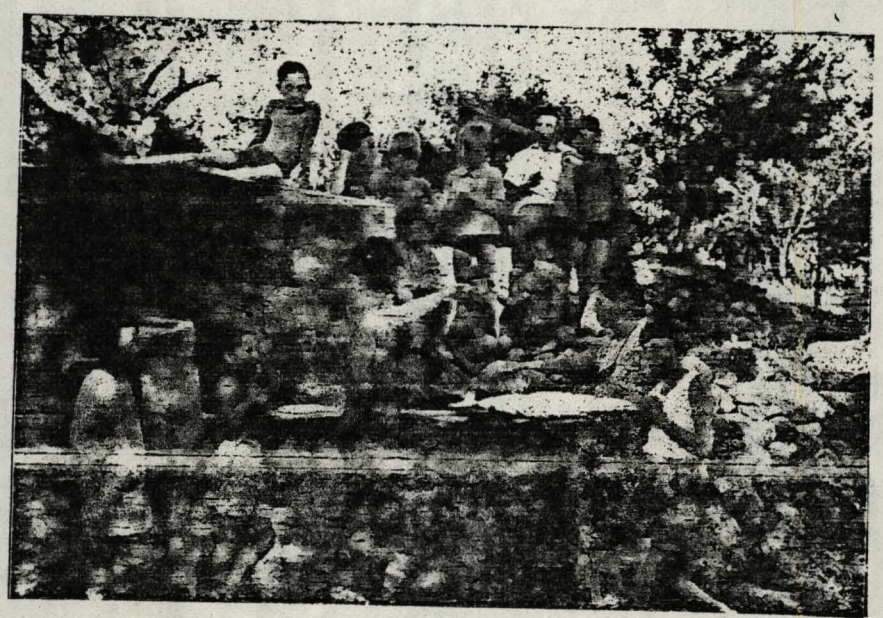
Nous ne donnons jamais de soupe claire à nos enfants, nos potages, de céréales, quand nous en mangeons l'hiver, étant toujours très épais ; notre pain naturel ne gonfle pas ; et surtout notre alimentation à base fruitarienne et sans excitant supprime toute irritation : nos enfants n'ont jamais soif, et ne boivent qu'accidentellement. Notre couvert ne comporte pas de verre. Non pas que nous interdisons à nos enfants de boire s'ils en sentent le besoin : ils ont la liberté quand ils le veulent d'aller se désaltérer à la fontaine toute proche ; mais ils perdent ici cette habitude de boire sans soif qui est le propre de tous ceux qui ont un verre à table, et un verre dont on doit se servir.

Cette rééducation du tube digestif est une des entreprises les plus difficiles et les plus désespérantes.

Les huit enfants orphelins venus de Gennevilliers étaient justement des types de ces enfants affamés dont une alimentation déplorable a hypertrophié le besoin de nourriture. On peut dire que, à leur arrivée ici, ces pauvres enfants n'étaient que des tubes digestifs. Nos trois plus petits, Raymond, Jacques et Loulou, ne pensaient absolument qu'à manger. Aucun intérêt d'aucune sorte ne savait germer dans leur esprit : ils n'avaient d'yeux que pour la cuisine et, quand l'heure du repas approchait, ils se couchaient en travers de la porte de la salle à manger, guettant un entrebaillement où se faufiler pour gagner quelques miettes. Tels ces chiens affamés qu'on n'écarte jamais de l'os tentant, ils ne reculaient au passage que pour revenir plus avidement. Quant aux aînés, sous des apparences moins frustes, se cachait le même besoin obsédant : après avoir mangé deux fois plus que des adultes éduqués, ils avalaient encore, en cachette et en un clin d'œil, la moitié d'un plat qu'ils retournaient à la cuisine. Nous en avons surpris même qui mangeaient la part des chiens !

A côté de ces intestins détraqués, nous pourrions citer l'exemple de Foune et de Baloulette, naturistes de longue date, qui se mettent à table

avec plaisir — et cela est naturel — mais qui s'arrêtent et ne se laissent plus tenter par rien dès qu'elles sont satisfaites. Nous présenterons donc avec plus de satisfaction encore Lulu et Claude qui, l'an dernier, au moment de leur arrivée, et sans être aussi voraces, ne pouvaient jamais eux aussi satisfaire leur faim maladive. Ils sont aujourd'hui éduqués, ne mangent que fort peu, des seuls mets légers qu'ils sentent naturels, savent se contenter d'un bon repas de fruits et de pain, gardent leur estomac libre quand ils doivent faire un effort où qu'ils sont au contraire trop fatigués. Ils ont même, ce printemps, pratiqué plusieurs jours de jeûne.



AU FOUR : LA DISTRIBUTION DE LA GALETTE CHAUDE

Ils sentent eux-mêmes qu'ils se sont dégagés d'un besoin malsain et maladif ,qu'ils ont gagné en maîtrise et liberté et qu'ils sont aptes à employer dans des directions plus humaines les forces jadis consacrées à se gaver et à digérer.

Nous ne voulons pas dire par là que nous prétendons enlever aux enfants le besoin et la joie de manger. Loin de là. Nous rééduquons leur vie végétative qui reprend tout simplement sa vraie fonction au service des besoins supérieurs, au service des individus et de la communauté.

Les corps alors s'harmonisent ; la graisse inutile disparaît, le ventre s'affermit et se sangle ; les muscles deviennent comme des mécaniques souples et rassurantes. La santé naît.

Cette rééducation est plus ou moins longue selon les sujets ; elle est certainement fonction du dérèglement qu'une alimentation irrationnelle a amenée dans ces jeunes corps.

Au bout de six mois, nos trois petits Parisiens sont déjà moins obsédés par la nourriture. Ils sont capables d'accepter accidentellement certaines privations qui, à leur arrivée, les mettaient littéralement hors

d'eux. Et, à mesure aussi, s'éveille la curiosité intellectuelle : Jacques commence à s'intéresser au travail scolaire et au travail des champs ; Raymond est devenu un touchant petit naturaliste sans cesse en quête de criquets ; et la jolie petite rainette qu'il s'amuse à faire sauter risque déjà de lui faire oublier un instant l'heure du dîner. Les grands parlent de faire le jeûne, mais n'ont pas encore mis leur projet à exécution.

***

Une autre caractéristique de notre alimentation, c'est qu'elle est particulièrement calmante et harmonisatrice.

Ce qui, de nos jours, caractérise la plupart de nos enfants, c'est l'excitation et l'énervement. A leur arrivée ici, presque tous les enfants sont nerveux et grimaçants ; ils parlent fort, rient sans raison, tirent des pierres, jouent avec des bâtons.

Nous nous rappelons l'arrivée sensationnelle de nos huit Gennevillois qui n'avaient jamais guère quitté leurs taudis et qui tournaient sans arrêt autour des bâtiments, comme ivres, et ne s'arrêtaient que pour aller nerveusement déballer leurs mécanos. Ils étaient incapables de prendre contact avec l'intérieur ; le déséquilibre de leur vie était impressionnant.

Et Oleg qui, à la moindre contrariété, poussait des hurlements de jungle, comme une bête malade insensible à tous raisonnements. Et Jeannot chez qui la moindre excitation se traduisait par des grimaces et des cris.

Tous, au bout de quelques jours, étaient améliorés et leur comportement s'humanisait de façon surprenante. Et la preuve que c'est en grande partie notre alimentation qui est à l'origine de ces améliorations, c'est que l'ingestion accidentelle de produits nocifs faisait réapparaître immanquablement, sous une forme plus ou moins atténuée, les mêmes symptômes. Quand il revenait de manger du pain blanc et des bonbons, Oleg reprenait ses hurlements ; et, à son comportement nerveux, nous décelions quand Jeannot, en visite chez sa mère, avait mangé du lapin et bu du vin blanc.

Et il ne faudrait pas croire que cette alimentation rationnelle n'agit que sur les troubles nerveux. L'harmonisation graduelle qui en résulte peut avoir une action décisive sur le comportement mental et psychique.

Nous avons eu un enfant chez qui la mère nous signalait une troublante manie du mensonge. Nous avons vu, nous, que cette manie résultait à l'origine d'une désharmonie individuelle, d'une façon peu naturelle de réagir en face de la vie... Notre régime, aidé il est vrai par la vie libre et créatrice de l'école, l'a complètement guéri de cette manie. L..., à 12 ans, avait des peurs maladives et anormales qui ont rapidement disparu à mesure que l'organisme reprenait son aplomb et son assurance.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, dans notre école, nous accordons une importance si primordiale à l'harmonisation des fonctions physiologiques : alimentation, thérapeutique, respiration. Nous avons, en face des manifestations intellectuelles, morales ou psychiques de l'individu, une attitude totalement matérialiste. Un enfant ne travaille pas, taquine les autres, ment, pleure anormalement : nous n'essayons pas de le corriger par un raisonnement ou des exhortations dont nous connaissons l'impuis-

sance, mais nous nous demandons : qu'a-t-il mangé qui ait pu l'intoxiquer ainsi ? N'aurait-il pas pris froid ? Ne serait-il pas resté trop longtemps dans le bain ? Ne lui aurait-on pas donné bonbons ou chocolat ?

Presque toujours, en remontant de la réaction anormale à la cause physiologique, nous avons découvert une faute grave contre notre régime. Nous avons déjà cité le cas de Jeannot et d'Oleg. X... reprenait ses anciennes habitudes de bouderie parce qu'il était courbaturé par un trop gros effort physique... Un jour, P..., en proie à une excitation peu ordinaire, voulait sauter du haut de la terrasse... Grande émotion !... Nous avons cherché la cause physique : elle avait volé et mangé du chocolat !

Cette attitude matérialiste est appelée, on le conçoit, à bouleverser notre comportement d'éducateurs en face des réactions intellectuelles et morales auxquelles on ne cherchait autrefois que des solutions idéalistes. Elle est à l'origine d'une philosophie nouvelle qui nous donne un calme et une assurance nés de la certitude d'avoir trouvé, sinon le remède à la plupart des maux, du moins l'origine profonde d'où sortira, un jour, la seule solution efficace.



LA SALLE A MANGER

Quelques parents timorés paraissent parfois effrayés de nous entendre parler de régime, alors que chez eux l'enfant mangeait « de tout ». Mais aussi, ne nous l'amène-t-on pas souvent parce qu'il est gravement atteint... Mais cela, croit-on, c'est la maladie !

N'est-il pas normal que chaque être ait son régime ? La chèvre mange-t-elle de la viande ? Le chien boit-il du vin ? Seuls, l'homme et l'enfant seraient-ils aptes à « manger de tout » ?

Nous tendons justement à redonner à l'enfant ce sûr instinct de ce qui lui est spécifique ; nous l'habituons à comprendre, à sentir ce qui

est utile ou nuisible à son corps. Et nous y parvenons dans une large mesure.

Oui, effectivement, l'enfant sera ensuite incommodé par les écarts de régime. Si notre travail a pu prendre des assises suffisamment solides, l'individu comprendra alors le sens de ses réactions et reviendra à la saine nature, en évitant au maximum tout ce qui ne lui est pas spécifique.

Et si vraiment le milieu où il retombe exige qu'il se remette à vivre « comme tout le monde », il en reprendra bien vite l'habitude, avec l'appoint d'un corps plus solide et plus harmonieux, une provision de santé qui ne saurait jamais être négligeable.

***

Qu'on ne croie pas surtout que nos prescriptions alimentaires résultent d'un parti-pris ou d'une quelconque idéologie. En nous basant sur les recherches antérieures, nous avons fait nos propres expériences. Si nous ne donnons pas de viande aux enfants, c'est que nous savons que la viande est nocive ; si les œufs devaient donner une meilleure santé, nous donnerions des œufs. Nous croyons nous être arrêtés à une synthèse qui a sa valeur puisque des enfants venus de milieux déplorables, profondément déficients, se sont considérablement améliorés et que, malgré les épidémies qui, comme toutes les années ont affecté tous les enfants des environs, les nôtres n'ont jamais été malades.

Nous n'avons donc pas de régime de parti-pris. Nous donnons aux enfants ce qui, à notre avis, leur fait le plus de bien, et c'est tout !

Quoique imparfaite encore, notre expérience comporte déjà de multiples enseignements, dont celui-ci qui est de portée générale : les paroles, les exhortations, les discours, sont absolument impuissants à modifier profondément le comportement des individus. Il ne leur reste, en certaines circonstances, que leur pouvoir de suggestion, pouvoir particulièrement éphémère s'il n'est doublé et soutenu par une orientation matérialiste du redressement humain.

L'individu est avant tout la résultante des milieux internes et externes. C'est sur ces milieux que nous devons agir si nous voulons faire véritablement œuvre éducative.

Il ne suffit pas de dire : nous ne pouvons pas, nous, réaliser une meilleure alimentation ni même harmoniser comme nous le souhaiterions la communauté enfantine.

Nous avons parfaitement conscience des difficultés que vous rencontrez tous. Mais ces difficultés, l'impossibilité même où vous pourriez être de rien réaliser ne vous empêche pas de voir notre route avec précision et sûreté, d'établir une hiérarchie des valeurs dans les moyens pédagogiques recommandés, de ne pas craindre de dévoiler l'impuissance de tels procédés, consacrés par la tradition, d'éclaircir le chemin pour éviter le plus possible les faux pas.

Comprenez d'abord l'inutilité du verbiage, des admonestations et de la contrainte.

Vous aurez plus fait pour l'harmonisation des enfants quand vous aurez, comme l'a réalisé Mawet, convaincu de nombreux parents du danger de la viande, du sucre, des bonbons, du café, qu'en prêchant pendant 20 ans des paroles qui, parce qu'elles restent des paroles, sont, comme l'a dit Barbusse, presque des mensonges.

Quand vous êtes en face d'enfants anormalement nerveux et déséquilibrés, prenez une attitude matérialiste, pensez qu'il n'y a de solution efficace et humaine que dans la thérapeuthique physiologique — ce qui ne vous empêchera pas de mesurer les graves dangers psychiques qui naissent de la contrainte et du déséquilibre.

L'oppression que l'école dispense si généreusement contribue à compliquer le milieu interne de l'enfant. L'opposition fréquente entre le milieu scolaire et le milieu familial y contribue aussi. Toutes les techniques qui tendent à remettre un peu d'ordre dans les réactions psychiques des enfants, qui normalisent en partie leur comportement individuel et social sont hautement recommandables et améliorent certainement, dans une large mesure, les possibilités enfantines.

Montrez aux parents, toutes les fois que vous en avez l'occasion, la prédominance en éducation de ce que nous avons appelé autrefois le « matérialisme pédagogique ». Rendez-vous compte de plus en plus et essayez d'en persuader les parents, que l'éducation n'est point dans les livres, qu'elle est avant tout une synthèse de vie dont nous devons préparer et influencer tous les éléments.

Travaillez aussi à modifier le milieu extérieur, à bâtir sur d'autres bases les rapports entre enfants, les rapports entre enfants et adultes. La coopération scolaire sera, en cela, efficace.

Il est certain que, le jour où des communautés scolaires où les enfants ont une telle liberté d'organisation qu'à l'Ecole Freinet seraient réalisés en grand nombre, le grave problème de l'éducation serait près d'être résolu. Notre effort vous aidera à voir clairement le but et d'œuvrer au maximum pour la réalisation de notre idéal.



LULU ET SA CHÈVRE

L'Ecole

Qu'avons-nous réalisé au point de vue plus strictement scolaire ?

Nous avouerons humblement que nous n'avons pas fait merveille : nous sommes partis en octobre avec de grands espoirs et des projets imprécis encore, mais enthousiasmants... Cela n'a pas marché tout seul, car nous avons été comme vous tous à la merci des conditions économiques qui ont terriblement compliqué notre tâche.

En octobre donc, nous partions avec une quinzaine d'enfants, dont 5 ou 6 que nous avions depuis plusieurs mois et qui avaient déjà acquis un précieux esprit communautaire. Deux enfants de moyenne bourgeoisie sympathisante à nos idées. Pour tout le reste, situations de famille difficile, orphelins ou demi-orphelins, y compris Catherine et Germaine placés chez nous par le Comité constitué dans les Hautes-Alpes et la Creuse sur l'initiative de Mlle Darcly, et qui nous a valu d'importantes souscriptions venues de tous les départements.

Et le travail commença dans des conditions bien pénibles. Non seulement il fallait organiser économiquement la communauté, faire prendre à tous de bonnes habitudes de vie en commun, mais tout était à faire sur le plan scolaire.

La construction originale de notre école disait d'avance l'orientation que nous donnerions à nos efforts pédagogiques. Pas de grande salle munie de bancs bien alignés pour tous les enfants, mais des ateliers de travail groupés autour d'un large et profond couloir qui en est comme l'artère essentielle : salle de travail sur fiche, salle de documentation, salle d'imprimerie, salle artistique, salle des petits, atelier de menuiserie et de tissage, salle des éducateurs, sans compter le couloir, large de deux mètres qui, avec ses étagères et ses tables mobiles, sert éventuellement aussi de salle de travail.

Cette disposition signifie que, dans notre école, le travail sera roi, qu'il primera la discipline, ou que, plutôt, il suppose une discipline préalable et consentie, que nous renonçons à demander la même activité simultanée à tous les enfants et qu'au contraire chacun ira où le poussent ses besoins et son activité fonctionnels. Elle signifie aussi que nous faisons une large confiance à l'enfant que nous ne pourrons surveiller strictement et qui devra d'abord apprendre à se dominer et à travailler.

Mais tout était vide : Pas de bancs, pas d'étagères encore, le matériel entassé dans les débarras, les fenêtres et les portes non encore posées, les peintures à terminer.

Cela s'appelle vraiment être à pied d'œuvre. Mais nous voulons être école du travail et de la vie et ces difficultés ne sauraient nous arrêter. Au contraire, avec les enfants eux-mêmes, nous nous mettons au travail ; nous aidons à installer les étagères, nous badigeonnons les portes, nous collaborons à la confection des tables sur tréteaux et, entre temps, nous commençons aussitôt, au milieu du désordre de l'installation, notre travail à **l'imprimerie.**

Nous partons sans aucun a-priorisme. Nous n'avons pas dit : nous voulons **faire ceci et cela** avec les enfants, les conduire dans telle ou telle direction : **nous nous mettons** déjà au service des enfants et nous irons avec eux là où les pousseront leurs besoins fonctionnels.

Une chose les passionne immédiatement : raconter la vie de la communauté naissante par l'édition de notre journal mensuel *Pionniers*. Nous commençons donc l'imprimerie, sans que se dessine seulement la technique que nous allions adopter. Imprimerie et dessins furent les premières activités vraiment liées à la vie des enfants.

Nos quelques anciens ont déjà pris l'air de la communauté et savent travailler. Les nouveaux venus sont désorientés ; ils tournent bien souvent inutilement, attendant que nous leur fixions une tâche précise — ce que nous ne voulons point faire. Line, qui a huit ans et déjà une grande habitude de l'école traditionnelle où elle devait faire valoir ses multiples possibilités, trouve qu'on ne travaille pas...

J'essaye d'ordonner notre travail en m'inspirant de ce qui a été réalisé dans ce sens dans nos écoles publiques : textes, exercices s'y rapportant, lecture d'imprimés et examen de fiches, longues heures de travail libre. La Coopérative scolaire fonctionne, prenant en mains non seulement l'organisation de l'école mais aussi la marche normale et permanente de toute la maison. Les « services » sont établis : balayage et mise en ordre des salles de travail, de l'atelier, des abords, soins aux bêtes, travaux à la cuisine. Des responsables sont nommés pour les diverses activités.

Une des grandes critiques que les éducateurs font aux écoles privées bourgeoises, c'est la proportion anormalement grande d'éducateurs ou de personnes de services. Nous n'encourons pas ce reproche, hélas ! Je suis seul pour le travail scolaire, et, forcé de m'absenter souvent pour les besognes vitales que réclame ma fonction de maître Jacques, force m'est bien de prévoir une organisation qui permette aux enfants de travailler hors de ma présence. Nous n'avons qu'une aide pour la cuisine et le linge... et elle tombera bientôt malade. La plus grande partie de l'année, nous nous trouverons seuls avec ma compagne pour faire marcher la maison, parents à la tête d'une famille de 15 enfants, puis de 23, et ayant bien d'autres tâches que de fournir le lit et le couvert.

Là réside la vraie signification prolétarienne de notre œuvre : que, sans ressources, sans personnel, en demandant aux enfants de collaborer activement et en permanence à toutes les besognes, nous ayons mis debout une institution qui, malgré tout, est un puissant foyer de vie et d'enseignement.

Nous devons à la vérité de dire que cela n'allait pas tout seul, qu'il y avait bien souvent encore trop de bruit, trop de tâtonnements qui provenaient d'une part de ce que les mauvaises habitudes scolaires étaient dures à déraciner et que, d'autre part, il n'existait pas encore d'organisation scolaire susceptible d'aider et de soutenir les efforts individuels. Car nous avons touché du doigt la réalité de ce que nous avons affirmé bien souvent : qu'il ne suffit pas de laisser les enfants libres de faire ce qu'ils veulent, encore faut-il qu'ils aient la possibilité de faire ce qu'ils veulent sans être rebutés sans cesse par d'insurmontables difficultés matérielles et techniques. Nous verrons, bientôt, ce que nous avons fait et ce que nous comptons faire pour rendre effectivement possible l'activité libre des enfants.

Et pourtant, malgré cette insuffisance flagrante d'organisation, notre douzaine d'enfants d'âge scolaire travaillait sérieusement en classe et, ma foi, elle ne faisait certainement pas de plus mauvais travail que les élèves astreints dans les écoles à des besognes rebutantes. Et les inspec-

teurs qui, par deux fois, se présentèrent à notre école pendant mon absence, purent constater et en donner témoignage officiel, que les enfants travaillaient seuls, ce qui m'apporta une argumentation inattendue en faveur de l'ouverture de mon école avant toute autorisation : les enfants se réunissaient librement, hors de ma présence, pour travailler librement à ce qui les intéressait, dans le bâtiment mis par moi à leur disposition, avec les outils que j'avais conçus et créés pour eux.

On sait que l'administration a été peu sensible à cette argumentation dont la nouveauté et l'originalité la désorientaient et qu'elle a tout fait pour interdire notre école qui aurait survécu à grand'peine, du moins sous sa forme actuelle, si les élections du Front Populaire, en modifiant l'atmosphère politique n'étaient venu nous apporter de puissants encouragements et de solides espoirs.

⁂

Brusquement, dans notre communauté qui commençait péniblement à s'organiser, qui régularisait son fonctionnement par une marche normale de la coopérative, et qui établissait en tâtonnant sa moralité nouvelle, s'abattirent huit enfants de Gennevilliers (Seine) qui faillirent anéantir tous nos efforts.

C'était, entre notre groupe d'enfants et les nouveaux venus, une opposition complète : nos élèves calmes, allant méthodiquement à leur besogne, furent étourdis et parfois même entraînés par cette volée d'énervés, d'instables, de dispersés, sans aucune formation grégaire d'aucune sorte.

Disons tout de suite que ces enfants nous arrivaient avec des fiches médicales attestant qu'ils n'étaient ni anormaux, ni malades, ce qui signifie qu'ils représentaient assez bien la masse des pierrots des villes ouvrières, entassés dans les taudis, s'attardant le soir dans les bals et les cafés, surexcités par une alimentation abondante parfois, mais profondément irrationnelle, habitués à tourner dans des coins étroits ou à courir les rues le poing levé, en criant à tue-tête : la Rocque, au poteau! ou scandant : Les Soviets partout ! Les Soviets partout !... ce que Catherine, dans sa candeur, traduit par le même cri : « Les serviettes partout ! Les serviettes partout ! »

Enivrés par l'espace et le grand air, ils ne réalisaiet nullement ce que pouvait être notre école. Ils y voyaient la liberté, sans contre-partie aucune, et, du matin au soir, couraient autour des bâtiments comme jadis autour des squares de leur ville, brayaient *Sport Rouge*, et accueillaient l'Inspecteur venant inspecter, d'une familière poignée de main et d'un décidé :

— Bonjour, camarade !

qui décontenançait le camarade inspecteur.

Ce qui caractérisait ces enfants, c'était la passivité et la dispersion. Ils étaient comme de petites machines trop tôt détraquées, qui réagissent par à-coups aux excitations accidentelles, mais qui n'ont aucun ressort qui guide et pousse leur vie. Et nous avons vu là le vrai sens des jeux divers que l'industrie contemporaine impose aux enfants : mécanos, emboîtements, trains, etc., et qui sont à l'image de cette fébrile activité,



LE COULOIR CENTRAL DE L'ECOLE

de cette facilité amolissante à s'occuper, à côté de la vie à des besognes étourdissantes, sans but et sans portée.

Peu à peu, ces jouets eux-mêmes ont repris dans leur vie leur sens normal. Les enfants vivant puissamment ont compris ce que de tels jeux ont de conventionnel et de superficiel... La vie, dans sa plénitude, les a aujourd'hui conquis... En bêchant, ou en coupant de l'herbe pour les chèvres, ils découvrent parfois quelques pièces du mécano, ou un rail du train mécanique et on ne se baisse pas même pour les ramasser. Seul, Lucien, l'aîné, celui qui, à la maison, avait la charge complète de ses deux petits frères, Jacques et Raymond, conserve dans une vieille valise quelques pièces dépareillées de son mieux mécano, comme un souvenir attendrissant de sa mère adoptive qu'il aime tant.

Et quelle amoralité chez ces enfants !

Je dis bien *amoralité*, ce qui, dans mon esprit, signifie surtout suppression de tout sentiment d'obligation morale exigé par la communauté. C'est la grande loi de l'individualisme forcené qui triomphe, le « chapardage » des outils, de la nourriture, des fruits... Des objets personnels disparaissent de notre unique chambre, un tel entasse les peignes, tel autre accapare les habits. Et, naturellement, jamais le

moindre élan de sincérité : la dure lutte pour la vie dans le milieu capitaliste de concurrence et de râpine a terriblement marqué, hélas ! ces pauvres enfants.

Vraiment, au spectacle de tant de dégénérescence sociale chez des enfants considérés comme normaux, nous plaignons très sincèrement nos camarades instituteurs qui, sans pouvoir même entreprendre la rééducation que nous avons réussie, sont contraints de donner l'instruction à des êtres chez qui manquent les bases les plus élémentaires de l'effort moral et intellectuel.

Notre communauté donc, en fut terriblement secouée.

Le premier mouvement de curiosité passé, nos anciens, qui s'étaient déjà habitués à travailler et à vivre fraternellement, furent décontenancés par cette amoralité et ce manque complet de tonicité. Il y eut, à certains moments un dangereux commencement de contagion et nous nous demandâmes même parfois qui triompherait dans cette lutte héroïque : notre esprit communautaire naissant ou l'esprit de Gennevilliers, l'esprit de conquête individualiste, esprit de la rue et du taudis.

Après de premiers et rapides progrès, il y eut des rechutes inattendues : les Parisiens s'en allant par exemple à Vence où nos enfants étaient remarqués d'ordinaire par leur calme et leur dignité, se campant sur les places pour gesticuler et rire, criant : la Rocque au poteau, et traitant de fascistes tous ceux qui tentaient de les critiquer.

Car, malgré les apparences, la formation politique et sociale de ces enfants était absolument nulle, le bourrage de crânes ayant malheureusement remplacé l'éducation. Pour eux fasciste était tout simplement synonyme de bandit ; la rue était divisée en fascistes et socialistes ou communistes. Et nous avons eu beaucoup à faire pour arracher de leur esprit ces conceptions simplistes, pour leur apprendre à réfléchir humainement et à n'accorder aux mots que leur valeur normale.

Que ceux qui ont pu parfois se formaliser de la tendance violemment bolcheviste de notre école, qui a pu faire croire à un bourrage de crânes politique de notre part, n'oublient pas cette dure réalité devant laquelle nous nous sommes trouvés, réalité qui est tout juste à l'opposé de notre idéal éducatif.

***

L'allure générale de notre école, le développement de notre expérience devaient nécessairement se ressentir de l'arrivée massive de ces éléments habitués à la vieille pédagogie et socialement inéduqués. Il fallut surveiller, sanctionner, punir même.

La coopérative scolaire, qui tenta de remonter le courant et d'harmoniser les activités, crut nécessaire d'établir des barrières : des responsables avaient été nommés ; un élève marquait sur un carnet les fautes commises qu'on jugeait le samedi à l'assemblée générale. Les responsables de la coopérative établirent même un barème des peines applicables, que les juges octroyaient presque automatiquement selon la gravité.

A l'école, qui était à peu près au complet, nous recherchions les techniques adéquates à nos normes de vie. Besogne délicate dont le spectacle peut comporter pour les camarades quelque enseignement.

A 10 h. 30, travail des champs, réparti selon les nécessités de la culture. Si le temps ne permettait pas ce travail aux champs, on prolongeait par le travail libre qui se terminait à 11 h. 30 par une séance de gymnastique.

De midi à 13 h. 30, déjeuner et repos ou jeux. De 13 h. 30 à 15 h., travail libre plus spécialement manuel : à l'atelier, au dessin, au découpage, à l'imprimerie.

Puis continuait le travail libre. A 16 h. 30, quarante minutes de causerie commune ou de leçon familière selon les centres d'intérêts essentiels, ou parfois lecture collective ou par groupe. Entre 17 h. 15 et 18 h., *conférences.*

Dans notre esprit, la conférence devrait être un des moteurs essentiels de la vie de notre école. Les enfants seraient naturellement nos principaux conférenciers, chargés de préparer soigneusement leur intervention en utilisant largement les documents scolaires, et notamment le fichier et le cinéma, en dessinant des cartes, en préparant les lectures.

Les adultes seraient mis aussi à contribution : éducateurs, intellectuels de passage, et aussi paysans et artisans des environs venant parler de leur art, de leur travail, de leurs voyages, de leur vie — trait d'union excellent entre l'effort scolaire et la vie d'une part, entre le travail humain et son expression dans les livres.

L'expérience seulement commencée, s'est montrée précieuse et nous reprendrons en octobre la série régulière de nos conférences.

Cette organisation, on le voit, était un compromis déjà acceptable qui, effectivement, donna des résultats en cette période difficile d'initiation des nouveaux venus. Mais nous sentions cependant qu'il y avait bien mieux à faire : ceux qui travaillaient bien, d'une part, n'avaient que faire d'une discipline parfaitement organisée ; quant aux autres, à ceux qui étaient trop passifs pour comprendre, notre réglementation se révélait impuissante à les toucher profondément, à mobiliser un quelconque dynamisme qui, nous le sentions, pourrait naître cependant d'activités extra-scolaires.

C'est à ce point précis de l'évolution de notre école que s'institua entre les élèves, Elise Freinet et moi-même une ardente discussion qui se répercuta pendant plusieurs séances de la coopérative.

Elise Freinet a un tempérament essentiellement artiste trop longtemps comprimé et trop cruellement, par les multiples obligations scolaires. L'atmosphère école est mortelle pour elle. Elle vibre par contre puissamment au contact de la nature et se sent capable de faire vibrer de même les enfants qu'elle entraînerait, dans l'enchantement, vers des réalisations supérieures.

Je me rends parfaitement compte de tout ce que notre école, pourtant passablement libérée, représente encore d'oppression et de tradition. Elise Freinet rêve d'un groupe d'enfants qu'elle animerait, qui n'auraient pas d'école, mais qui, à même la vie, au contact des adultes et des éducateurs, réaliseraient leurs propres destinées.

Je crois la chose parfaitement réalisable avec les personnalités d'élite qui, non seulement sont capables de se donner totalement, mais

qui possèdent en outre une réserve suffisante de possibilités éducatives et artistiques susceptibles de suppléer aux techniques les plus judicieuses.

Mais pour la masse des instituteurs, cette éducation d'origine artistique ne saurait suffire, car il faut compter avec les individus moyens, aux possibilités réduites, pour lesquels pourtant nous continuons nos recherches.

Il y a aussi pour les enfants la grave question de l'acquisition des techniques.

Pédagogiquement parlant, elle serait, à notre avis, facilement résolue. Il n'est nullement prouvé que, au risque de rester un ignorant, l'enfant doive savoir lire à 6 ans, faire ses quatre opérations à neuf ans, et à 12 ans avoir des notions précises d'histoire et de géographie et résoudre des problèmes compliqués à plaisir.

Il y a une préparation à la vie qui est avant tout concentration de forces, prise de possession, selon des méthodes diffuses que la pédagogie a trop longtemps négligées, du monde qui nous entoure — acquisition instinctive des éléments de vie qui donnent la suprême sagesse et font qu'un enfant de 8-9 ans peut ne savoir ni lire ni écrire et faire preuve cependant d'un comportement étonnant dans les relations sociales. D'ailleurs, avec des personnalités aussi puissamment vitalisées, les techniques qu'on peine des années et des années pour les enseigner prématurément, seraient acquises à un rythme étonnamment accéléré le jour où l'individu en éprouverait le besoin fonctionnel.

Selon ce raisonnement, un enfant de 13 ans pourrait être totalement ignorant en matière scolaire sans, pour cela, être en infériorité sur ses congénères qu'il serait en mesure de rattraper et de dépasser bien vite dans le domaine de l'acquisition intelligente.

Nous poursuivons d'ailleurs intégralement cette expérience avec notre fillette qui a 7 ans, et avec une autre fillette de 8 ans, Foune, dont la mère comprend parfaitement nos buts et nos pensées. Elles sont libres de ne jamais aller à l'école si elles veulent et nous évitons soigneusement toutes suggestions qui les pousserait au travail systématique en classe.

Mais il faudrait les voir vivre au milieu de la nature, faire l'élevage des escargots au printemps, groupant dans des boites jalousement surveillées, les papas noirs et imposants, les enfants à la coquille encore frêle et transparente. Foune poussant la maternité jusqu'à leur essuyer la bave. Que de soirées passées à poursuivre les criquets, s'attarder à voir travailler le bousier, admirer les fruits qui naissent des fleurs dépouillées, promesses de repas succulents ! Et les longues séances de tricotage et de couture, en chantant leurs chansons familières.

Chose surprenante : les rares moments passés à l'école , quelques minutes par jour en moyenne, leur sont plus profitables que de longues heures de classe. Foune a fait des progrès surprenants en écriture et en langue française et parfois, émue au spectacle de la nature, elle rédige des poésies d'une profondeur surprenante.

Quant à Baloulette, nous poursuivons avec elle une étude dont nous rendrons compte plus tard. Nous dirons par quel processus, sans avoir jamais accepté d'essayer de lire l'écriture imprimée, sans savoir lire à

proprement parler, elle possède de façon satisfaisante l'écriture. au point de s'exprimer totalement dans les lettres qu'elle écrit, et de façon fort compréhensible. Nous rechercherons à l'occasion de cet examen, si l'écriture motivée ne serait pas la marche normale pour l'apprentissage vivant de la langue — méthode donc exactement à l'opposé de la méthode habituelle. Car le comportement des enfants travaillant librement nous réserve encore bien des surprises ,pourvu que nous l'examinions avec sympathie et sans aucun parti-pris.

Sans savoir lire, Baloulette affectionne tout particulièrement faire l'éducation des tout-petits. C'est elle qui les fait parler, qui choisit l'idée essentielle et qui l'écrit au tableau avec un nombre étonnamment réduit de fautes... oui ! cette fillette qui ne sait pas et ne veut pas lire !

Que l'école telle qu'elle sévit habituellement soit mortelle pour ces jeunes vies, cela ne fait aucun doute. Mais il y a place, dans notre action, pour une école nouvelle, qui serait seulement l'organisatrice de la vie et du travail des enfants. Là, l'enfant rebelle à toute culture formelle trouverait le matériel pour les techniques essentielles dont il sent naturellement la nécessité, il construirait sa propre culture, sa propre vie, à son rythme, et pour les buts qu'il sent et qui nous échappent.

C'est cette école-là que nous voulons créer, pauvre en éducateurs, mais riche en possibilités de travail. qui corrigera enfin l'erreur séculaire qui a présidé à l'asservissement de tant de générations, qui montrera qu'une telle confiance en l'enfant, doublée par une organisation sérieuse du matériel éducatif et des techniques qu'il nécessite, n'est nullement une entreprise utopique ni anarchiste, mais une des expériences les plus fondées et les plus probantes sur l'orientation des nouvelles générations.

*
* *

Les enfants étaient naturellement séduits par la proposition d'Elise Freinet de supprimer l'école. J'ai pensé, personnellement, que l'installation technique de l'école n'était pas encore suffisamment poussée et, à tort ou à raison, j'ai demandé aux enfants de faire l'expérience du travail par équipes.

J'indique ce qu'est ce travail et cela les enchante. Ils se constituent aussitôt en équipes de 3 ou 4 élèves qui se mettent à la besogne avec enthousiasme. C'est le printemps : on se sent une grande vigueur. Sur la proposition de Lulu on procède à l'inventaire de tout le travail à faire à la campagne, puis chaque équipe rédige un plan de travail mensuel, ce qu'ils appelaient « un plan quinquennal du mois », avec travail aux champs, travail à l'atelier, et travail en classe. En Assemblée Générale on compulse et on compare les divers plans de travail afin d'harmoniser l'effort de la communauté.

L'imprimerie se fera toujours en commun le matin, mais dorénavant chaque équipe à son tour disposera de l'imprimerie, fera le texte, le composera et le tirera. Tous les travaux se feront ensuite par équipes.

A l'usage, on trouvera à cette façon de procéder de multiples inconvénients : la composition des équipes donnait rarement satisfaction et. le plus, la répartition par équipes morcelait trop le travail de la communauté.

Les résultats furent bons, dans l'ensemble, au cours du premier mois, moins bons par la suite.

N'empêche que nous aurions sans doute continué plus longtemps cette expérience des équipes si une occasion exceptionnelle n'avait décidé la communauté à oser une réforme plus radicale de son activité.

A Pâques, un jeune camarade, L..., venait dans notre communauté pour m'aider et me suppléer dans le travail plus spécifiquement scolaire.

Hélas ! malgré de grandes possibilités, ce camarade était victime d'habitudes autoritaires contractées dans une école confessionnelle où, pour gagner sa vie, il avait dû faire la surveillance pendant huit mois.

Il fut complètement dérouté dès les premiers jours par cette école qui n'était pas une école, où les élèves ne faisaient jamais de tâches communes, qui bourdonnait sans cesse et d'où montaient parfois des rires et des chants.



PREMIERS TRAVAUX !

Je lui expliquai, à même le travail, les principes de notre pédagogie qui veut que l'éducateur soit le guide, l'animateur, celui qui aide ici, conseille là, se met humblement à la besogne avec un groupe d'élèves, cherche des fiches pour un curieux, surveille la mise au point d'un texte à l'imprimerie, travaille à l'atelier...

Notre jeune ami ne parvient pas à dépouiller le pédagogue ; il surveille trop, voudrait sans cesse redresser et corriger, s'attardant plus à la défense qu'à la construction, s'asseyant et arrêtant l'enfant au lieu de partir hardiment avec lui, de l'entraîner par la vie et l'effort.

Malgré notre insistance, malgré nos conseils, malgré toute notre diplomatie, une atmosphère, hélas ! trop connue, empoisonne à nouveau notre école. L... est le maître, l'ennemi contre lequel, consciemment ou non, on se défend et on se venge. Et renaissent les habitudes de l'école

traditionnelle, les tricheries, les grimaces, le bruit anormal et systématique, le désordre, entraînant la colère et les punitions.

Quand nous sommes là, tout va bien : nous corrigeons de notre mieux les erreurs de l'école. Nous donnons à chacun la besogne qui lui convient ; nous entraînons les meilleurs éléments à des besognes enthousiasmantes ; nous évitons, avec les autres, les conflits aigus aux conséquences toujours regrettables... Et les journées passent.

Sitôt que nous sommes partis, la lutte reprend. Claude, qui n'a jamais fréquenté d'école traditionnelle et qui est comme un sauvage en pédagogie, mais combien intuitif, traduit parfaitement ce que les autres pensent confusément :

-- Il veut toujours nous commander... Alors, nous, si on n'a pas envie de faire ce qu'il dit, on n'obéit pas, on fait du bruit... Il se met en colère et, plus il est en colère, plus il y a de bruit...

Ce n'est pas sans graves appréhensions que je considérais ces réactions et je réfléchissais depuis longtemps aux nécessités de supprimer cette lutte, en supprimant l'instituteur s'il le fallait.

Nous partons un matin. Au retour, L... nous annonce que, en notre absence la vie devenait impossible.

... La clochette sonne...

Assemblée Générale de la Coopérative au cours de laquelle on discute loyalement de la question. A l'unanimité, les enfants décident de cesser le travail par équipes, cette organisation ne fonctionnant pas à leur satisfaction.

Je fais alors une proposiiton hardie : Nous supprimons l'école en tant qu'organisation conçue par les adultes pour contraindre les enfants au travail. Dorénavant, travaillera à l'école qui voudra et aux heures qu'il jugera favorables, individuellement ou par groupes. Mais l'école contiendra du matériel pour que ceux qui désirent travailler puissent le faire ; je serai moi-même là ou aux abords pour aider ceux qui réclameront mon aide.

Cependant, les grands objectent que l'imprimerie doit continuer ; que c'est une œuvre essentiellement coopérative puisqu'elle reflète la vie de la communauté. On doit donc se réunir tous les matins, rédiger et imprimer le texte en commun. Grande victoire pour notre technique puisque des enfants laissés entièrement à eux-mêmes, décident de continuer l'imprimerie, seule technique dont ils comprennent et sentent l'immense portée.

Cependant aussi, on reconnaît que certains enfants devront encore travailler en classe, sinon ils resteraient par trop ignorants.

Alors naît l'organisation actuelle, qui sera sans doute celle que nous perfectionnerons et que nous continuerons en octobre et qui deviendra notre propre technique, adaptée à notre vie et à nos possibilités éducatives.

Nous ne disons pas que cette technique puisse, telle quelle, servir de modèle aux écoles publiques de même niveau. Mais les principes, et le matériel qui résultera de nos efforts, sont parfaitement dans la ligne pédagogique de notre coopérative.

Principes de notre technique

La plupart des enfants, désaxés, habitués à ne travailler que lorsqu'ils y sont contraints, séparent dangereusement jeux et travail. C'est le cas des enfants qui arrivent dans les classes travaillant à l'imprimerie ; c'est le cas des enfants qui nous arrivent, venant d'écoles publiques.

Il faut de longs jours, de longs mois, pour que renaissent, ou plutôt osent s'affirmer les besoins fonctionnels, pour que surgisse la curiosité si complètement disparue dans les classes traditionnelles. *Mais cette renaissance est inévitable.* Les enfants n'aiment pas ne rien faire. Placés dans un milieu où ils peuvent travailler et créer, ils se donnent tout entiers à leur besogne et en oublient les jeux.

Notre expérience est, à ce point de vue, totalement concluante. Tous les jeux que les enfants apportent et sans lesquels la vie serait, pensent-ils, très morose, sont, au bout de quelques jours, et de quelques semaines, complètement négligés. Ni meccano, ni loto, ni construction... la vie. Seul l'éternel jeu de cache-cache les entraîne, le soir, au crépuscule.

Procurez à un enfant non totalement déformé un travail à sa mesure, pas au-dessus de ses forces, et dont il comprend le but... Il s'en acquittera comme du plus passionnant des jeux.

Il y a là un fait dont nous devrons faire un jour la démonstration statistique parce qu'il a été à peu près totalement méconnu des pédagogues contemporains qui ont, au contraire, cherché dans le sens du jeu les solutions désirables : les enfants sains, normaux, non déformés, aiment tous travailler, naturellement le tout est de leur permettre de travailler, et surtout de leur permettre un travail à leur mesure et qui réponde à leur besoin fonctionnel.

L'imprimerie est une de ces besognes.

Nous sommes sur le point d'en découvrir d'autres, et notre système de fiches auto-corrective semble, tout comme l'imprimerie, être susceptible de devenir une de ces techniques de base dont l'enfant sent la nécessité.

Le travail, que nous commençons présentera un grand intérêt pour tous les éducateurs car nous sommes contraints de faire un effort considérable pour l'adaptation de nos outils de travail aux besoins de nos enfants.

Dans les écoles traditionnelles, c'est l'enfant qui est contraint de s'adapter aux techniques, aux manuels, aux leçons. Nous suivons exactement le chemin inverse : nous prenons les enfants tels qu'ils sont. Il est inutile de se lamenter sur les défauts de la jeunesse : elle est ce qu'elle est ; discutailler n'avancera à rien. Il nous faut nous appuyer sur les éléments de vie pour progresser.

Nous voudrions réussir pour les diverses disciplines ce que nous avons si excellement réalisé pour la langue, grâce à l'imprimerie à l'école : faire en sorte que se manifeste en permanence, et comme automatiquement, une puissante motivation susceptible d'attirer vers ces techniques les enfants « vitalisés » mais libres.

C'est ce matériel qui, hors l'imprimerie, reste tout à créer et que nous nous donnons pour tâche de réaliser avec la collaboration de tous nos camarades.

On comprendra mieux comment nous sommes à pied d'œuvre et contraints de continuer ces recherches, si nous donnons une idée de l'amorce de notre technique dont notre organisation actuelle est l'annonciatrice.

A 8 heures 30 donc, conformément à leur décision unanime, les enfants se réunissent tous pour la lecture des textes, choix de l'imprimé, choix et désignation des responsables pour les divers travaux de la journée — comme une sorte de plan d'activité : travail scolaire, recherches de documents, rédaction de fiches sur tel et tel sujet passionnant la classe, travaux aux champs et à l'atelier, etc...

Après cette réunion, chacun ayant sa tâche pour la journée, est libre.

Libres de choisir, mais non libres de ne rien faire. Et, dans une communauté comme la nôtre, on sent bien vite la nécessité de cette distinction essentielle. Nous avons décidé que ceux qui ne feraient rien seraient traités en malades, soignés spécialement et assis longuement sur une chaise.

Dans la pratique, sauf pour les nouveaux venus, les enfants ne restent jamais sans rien faire. Nos deux petits atones de Gennevilliers eux-mêmes se réveillent : Raymond est devenu notre petit chercheur de criquets, passionné par les bêtes qu'il aime, qu'il soigne, qu'il étudie, qu'il regarde vivre avec une sympathie et une participation totale de son être qui sont touchants.

Tous les enfants travaillent : c'est la caractéristique de notre école. A nous de leur présenter le matériel, de préparer la technique d'emploi qui leur permettra de travailler dans les meilleures conditions éducatives et humaines.

Pour le français donc, nous avons réalisé la perfection avec l'imprimerie à l'école.

Les enfants éprouvent le besoin de raconter leur vie à leurs correspondants. L'imprimerie fait véritablement partie de leurs activités essentielles ; ils ne comprendraient pas qu'on puisse s'en passer. Même pendant les vacances, des textes arrivent qu'on compose et qu'on tire.

Nous avons naturellement une école correspondante régulière et nos enfants réalisent au jour le jour, outre leur propre livre, le livre de vie de Toctoucau. Ils reçoivent aussi de nombreux journaux scolaires qu'ils lisent avec plaisir et intérêt.

Cette activité, comme nous l'avons souvent expliqué, permet les acquisitions indispensables en lecture et rédaction, écriture et orthographe.

Nous avons préparé cependant un Fichier de Grammaire dont nous

ne parlerons pas encore longuement parce qu'il est insuffisamment au point. Ce n'est qu'au cours de l'année qui vient que nous nous proposons de préparer, pour le publier peut-être, un travail plus définitif.

Nous avons vu l'opinion de Dottrens dans son livre (1) ainsi que des modèles copieux de fiches réalisées à l'école du Mail. Tout en rendant hommage au sérieux de ce travail, nous ne sommes pas d'avis de pousser aussi avant l'étude systématique de la grammaire.

Nous l'avons dit : la langue française s'apprend *avant tout par la pratique de la langue*, par la conversation, la lecture et la rédaction. Cette pratique bien comprise donne aux enfants la notion subconsciente des règles essentielles dont la connaissance formelle est, à notre avis, superflue à l'école primaire. Nous nous contentons donc d'un fichier réduit aidant aux enfants à préciser les notions indispensables : singulier et pluriel et règles d'accords, et surtout conjugaison de verbes.

Les fiches doivent se contenter d'améliorer la technique. Nous les croyons impuissantes à œuvrer pour la compréhension profonde des finesses de la langue. Seule la vie peut y parvenir.

***

Le calcul est une des activités qui se prêtent le plus parfaitement à l'usage des fiches auto-correctives.

Nous ne commettrons pas cependant l'rreur de croire que les fiches peuvent suffire à l'acquisition du sens mathématique. Nous nous gardons jalousement de systématiser cet enseignement et nous continuons à penser que la motivation profonde des exercices reste à la base de l'étude mathématique.

L'enfant qui éprouve le besoin de compter, de faire des opérations, qui résoud, intuitivement parfois, des problèmes posés par la vie est capable, pour y réussir, de faire un effort bien supérieur en harmonieuse portée, à celui qu'exigent les leçons les mieux conditionnées. Nous n'oublions pas cela et c'est pourquoi nous avons lancé les premiers l'idée des fiches de calcul susceptibles d'exploiter méthodiquement nos centres d'intérêt.

Mais ceci est déjà une autre histoire.

Education nouvelle pour acquérir intelligemment les notions arithmétiques, oui ! Mais, quand on a acquis la notion, reste encore à se perfectionner dans le calcul précis et exact. L'enfant à qui l'éducation nouvelle a fait acquérir les bases et les principes du calcul est dans la même situation que l'automobiliste qui a obtenu son brevet et qui connaît les secrets courants des machines. Cet automobiliste ne peut pas faire de la vitesse, ou y court de graves risques parce qu'il n'a pas encore acquis les réactions automatiques que donnera seul un exercice répété pendant de longs mois.

Pour les quatre opérations, alors même que l'enfant en a saisi le

---

(1) R. DOTTRENS : *L'enseignement individualisé*, Delachaux et Niestlé, éditeurs.

secret, il lui reste encore, par un exercice souvent répété, à dominer la technique.

Nos enfants éprouvent le besoin de se perfectionner techniquement, mais encore faut-il leur offrir une méthode qui leur permette d'y parvenir sans effort anormal et ennuyeux, sans difficultés rebutantes

On a rarement posé le problème sur ce terrain : l'éducateur accumulait comme à plaisir les difficultés parce qu'il était là pour corriger et contraindre. Si l'enfant travaille seul, tout change : il faut que son effort soit ménagé, que tout exercice lui paraisse nécessaire et utile et ne soit pas une aride répétition des précédents — sans cependant nécessiter d'effort anormalement pénible.

Des éducateurs américains, sous la direction de Washburne, ont méthodiquement, cliniquement, précisé les difficultés rencontrées par l'enfant dans la technique de ces opérations. Ils ont ensuite établi des séries d'exercices gradués qui permettent de triompher insensiblement de ces difficultés.

Il était naturel que nous fassions appel à une telle expérience. Nous avons d'ailleurs amélioré la technique, sans changer le fond, en disposant le tout sur fiches auto-correctives.

L'expérience de quelques mois nous a déjà permis les constatations suivantes :

— Les enfants se passionnent pour ces fiches. Et ils en comprennent parfaitement la portée. Nous avons eu des enfants qui, partis en avant, et lancés dans la résolution des problèmes, se sont rendus compte de leurs faiblesses et se sont remis aux fiches dont ils connaissaient mal la mécanique.

— Et surtout, les enfants peuvent véritablement triompher des difficultés sans le secours des adultes. Plusieurs élèves se sont ainsi rendus maîtres de la technique des 4 opérations en réalisant librement, et sans notre intervention, tout le fichier Washburne (1).

A ces fiches pour les 4 opérations s'ajoutent des fiches pour le calcul aux divers degrés.

Nous nous sommes contentés à ce jour de copier sur fiches, avec leurs réponses séparées, des séries de problèmes des manuels. Mais nous sentons bien que le travail entrepris par Washburne devrait être mené avec la même méthode pour ce degré ; détecter d'abord les difficultés et non pas les difficultés supposées par les adultes, mais les difficultés véritables telles que les rencontrent les enfants — établir un ordre pour ces difficultés et préparer ensuite les problèmes ou exercices susceptibles de les faire surmonter. Besogne qu'il sera nécessaire sans doute d'entreprendre sous peu dans notre groupe.

En attendant, le fichier établi sur les éléments existants actuellement, nous a cependant rendu d'importants services, et nous continuerons certainement dans ce sens.

---

(1) La Coopérative de l'Enseignement édite sur fiches cartonnées 10,5 × 13,5 (fiche demande et fiche réponse) le fichier Washburne Multiplication division ; franco : 25 fr., à nos éditions.

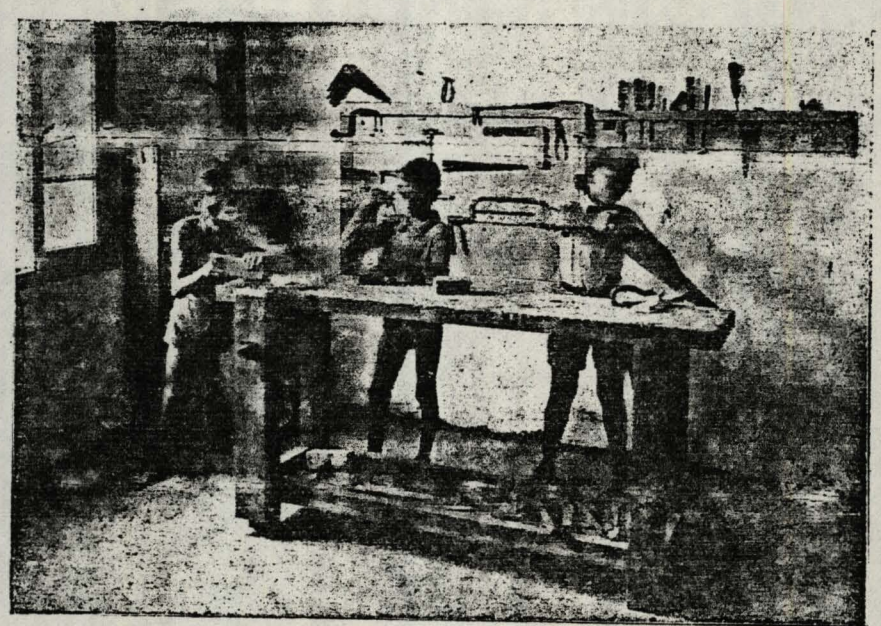
Notre principe est partout le même : le moins possible de verbiage, effort vivant et normal à la base, exercices méthodiques et répétés pour dominer les techniques.

*
* *

Il nous faut aussi notre fichier de *sciences*.

Là, le problème est encore plus difficile car rien n'a été entrepris à ce jour dans le sens que nous préconisons. Les manuels sont rois.

Cette année, poussés par la nécessité, nous nous sommes contentés de transporter sur fiches la méthode des manuels et nous avons fait surtout — par fiches du moins — des sciences verbales. Nous avons certes poussé les enfants à examiner méthodiquement autour d'eux les phénomènes naturels, à étudier animaux et plantes, et ils ont réalisé eux-mêmes quelques fiches documentaires qui synthétisent leurs acquisitions en ce domaine. Mais, pour les sciences physiques surtout, nous n'avons rien pu faire d'intelligent parce qu'il nous manquait tout à la fois matériel et technique.



A L'ATELIER DE MENUISERIE

Nous pensons que les sciences doivent être exclusivement expérimentales. Ce sont les enfants eux-mêmes qui devraient créer leur pensée scientifique par des expériences, des constatations, des combinaisons, des comparaisons, des réactions. Mais pour cela, si on veut sortir du verbiage qui a, jusqu'à ce jour, dominé cet enseignement, un matériel adéquat s'impose.

Il ne s'agit pas de fournir aux enfants un matériel réduit de chimiste, de leur décrire, par des manuels pédants, les mille et une expériences qui mènent à la connaissance, d'exiger que se juxtaposent des combinaisons dont la seule raison d'être est leur rapprochement arbitraire dans les programmes officiels — procédés scolastiques prévus pour des êtres instruits à l'écart de la vie et qui ne savent que décourager la vraie recherche.

L'enfant en qui, par nos techniques, nous avons sauvegardé les forces de vie, est naturellement curieux, chercheur, apprenti savant.

Des expériences de sciences ! Mais ils en feraient passionnément s'ils avaient à leur libre disposition un matériel simple, solide, pratique, et des fiches méthodologiques sur lesquelles ils trouveraient toutes indications pratiques pour mener à bien leurs recherches dans les divers domaines.

Les phénomènes de la nature, les progrès de la science contemporaine ! Tout est mystère autour d'eux, et les enfants seraient avides de percer ce mystère si on les y aidait par un matériel soigneusement étudié avec fiches explicatives.

Toutes leçons seraient alors superflues. Le rôle de l'éducateur se bornerait à *aider* les enfants dans leurs recherches, à aiguiller leurs rapprochements, à préciser les conclusions.

Il se peut que les sciences perdissent ainsi de leur majesté mystérieuse. Elles deviendraient à la fois simples et complexes comme la vie, s'acquérant selon le même rythme. Elles seraient moins systématiques dans leur encyclopédisme, des « trous » pourraient subsister dans l'acquisition d'ensemble ; mais il y n'y a aucun doute : ce serait enfin là du travail sérieux, ayant une action profonde et parfois décisive sur les individus, leur permettant d'acquérir le véritable esprit scientifique, but essentiel de l'enseignement des sciences.

Nous le répétons : nous n'avons presque rien réalisé dans ce sens cette année. Mais nous sommes véritablement à pied d'œuvre et nous prétendons préparer prochainement un matériel qui, tout comme l'imprimerie, permettra aux enfants travaillant librement, de chercher et de créer dans le sens de leurs activités fonctionnelles.

Nous n'oublions pas que la question, sans avoir été posée avec cette précision de méthodes, avait été soulevée et amorcée au sein de notre groupe. Et nous demanderons à nos camarades de nous aider pour cette réalisation.

Si nous ajoutons que nous établissons de même un fichier de géographie, en liaison avec notre Fichier scolaire coopératif, on comprendra que nous mettons véritablement debout, cette fois, et matériellement, la technique qui remplacera enfin avantageusement les manuels scolaires.

*
* *

Les enfants n'ont cependant pas abandonné leur idée d'un plan de travail.

Tout enfant aime en effet se poser des tâches : j'irai jusque là...

je porterai tel fardeau, je bêcherai tel carré. C'est là, incontestablement, une tournure d'esprit encestrale. croyons-nous, qu'on néglige trop souvent.

Mais il faut que l'enfant établisse lui-même son plan, se fasse à lui-même son propre pari en mesurant ses forces. Et il n'y a d'ailleurs à cette façon de procéder que des avantages car les paris qu'on se fait à soi-même vont toujours à l'extrême limite des possibilités, lorsqu'elles ne les dépassent pas. Et nous l'avons encore constaté expérimentalement.

Mais un mois c'est trop long. L'enfant a une vie intense que rebutent les longues échéances. Nous nous sommes arrêtés au plan pour une semaine.

Le lundi matin, chaque enfant note sur une feuille de contrôle polycopiée et accrochée au mur le nombre et le numéro des fiches qu'il se propose de travailler au cours de la semaine : calcul, grammaire, sciences, géographie. Une place spéciale est réservée pour que l'enfant y note ses lectures et autres travaux personnels.

L'enfant travaille seul et librement, ce qui n'empêche pas l'éducateur de suivre très attentivement ce travail. pour contrôler notamment si chaque fiche est régulièrement corrigée, pour donner ça et là quelques conseils. Ils peut travailler des journées entières pour se consacrer à d'autres instants à des besognes moins directement scolaires, sociales ou artistiques.

Le samedi soir, en assemblée générale, on contrôle les travaux exécutés. Un plan non terminé n'entraîne de notre part aucune sanction. Cela n'empêche nullement, au contraire, l'intéressé de prévoir pour son plan un travail aussi important et de faire effort pour le réaliser.

L'école n'a jamais jusqu'à ce jour utilisé intelligemment cet esprit de compétition avec soi-même et avec ses voisins, ni le besoin d'aller de l'avant et de se dépasser. Il y a dans ce domaine des possibilités immenses ouvertes à la discipline nouvelle.

Notre expérience les précisera au cours des années à venir.

*
* *

Une des caractéristiques de notre technique, et qui trouve à notre école sa réalisation optimum, c'est que nous réhabilitons le travail.

Dans une société où le travail n'est que peine et damnation, on n'a su que donner à l'effort scolaire cette figure rebutante et hostile du travail imposé, dont on se débarrasse au plus vite, n'allant jamais au-delà de ce que commande la peur du gendarme ou de l'instituteur.

Au moment où j'écris, trois jeunes volontaires ont tenu à se lever plus tôt pour sortir du purin de la fosse et en nourrir leurs melons et pastèques ; travail rebutant à première vue que ces enfants accomplissent pourtant avec la joie qui accompagne toute activité naturelle et dont on sent la nécessité. Oui, le travail est joie lorsqu'il est concentration et participation de tout l'être aux grandes lois naturelles de la

communauté. Nous lui devons le calme et l'harmonie de notre groupe.

Et cette joie du travail fait passer à l'arrière-plan la joie fictive et souvent malsaine que procure le jeu.

Aucun des jeux inventés par nos contemporains pour satisfaire la nervosité de leurs enfants ne résiste ici au plaisir sain de l'effort voulu. Seuls persistent les jeux du folklore qui remuent chez les petits d'hommes des tendances profondes certainement encore mal définies et que n'ont su toucher les jeux d'invention récente.

La civilisation actuelle, la pédagogie contemporaine elle-même sont le triomphe du jeu. Nous annonçons l'ère du travail créateur et régénérateur.

***

Il faut que nos camarades sentent aussi ce que notre effort a de directement et d'éminemment pratique pour les écoles publiques.

Quoique actuellement école privée, nous ne cherchons nullement à réaliser une éducation aristocratique. Au contraire, notre misère, la nécessité où nous sommes de nous débrouiller seuls avec la charge de tâches multiples, nous obligent à expérimenter des techniques peu coûteuses, et qui déchargent le plus possible les éducateurs.

Ah ! certes, il faut pour ainsi dire donner son âme à la tâche, mais ce don une fois fait le travail matériel nécessité par nos techniques est moins fatiguant qu'à l'école traditionnelle. A une condition : que nous mettions au point matériel et technique nécessaires. Et c'est la tâche à laquelle nous continuerons à nous dévouer.

***

Nous avons peu parlé de la discipline dans notre école ; car nous gardons ici le point de vue bien souvent exprimé depuis de nombreuses années, que le problème de la discipline est avant tout le problème de *l'organisation du travail.* Là où les enfants peuvent exercer leur activité fonctionnelle, le calme, l'harmonie, la concorde tendent plus vite à se généraliser.

Nous pouvons ajouter que, pour les cas anormaux, rebelles à cette organisation, et qui relèvent plus de la clinique que de la pédagogie, notre régime désintoxiquant, le grand air, le travail bien dosé, notre thérapeutique améliorent bien vite les plus rebelles qui se mettent eux aussi à aimer l'effort créateur à mesure qu'ils sentent monter, du fond de leur être l'élan de vie et la soif de connaissance.

Nous avons enfin consenti tous deux à notre œuvre les sacrifices complets d'amour-propre que nous recommandons à nos camarades.

Et, forts de notre expérience, nous redisons à nos amis : dépouillez le vieux pédagogue, pensez et réalisez en fonction de l'enfant, mettez-vous loyalement à son service. Faites confiance en la vie et en l'avenir et laissez patiemment le bon grain lever !...

Nous ne sommes ici ni maîtres, ni patrons, ni directeurs ; nous faisons, au même titre que les enfants, partie intégrante d'une communauté dans laquelle nous avons beaucoup plus de devoirs que de droits. L'enfant est roi ici. Et notre rêve serait de voir un jour nos élèves devenus grands et sérieux se saisir totalement de l'administration de leur école, la première école prolétarienne.

***

Parce que nos enfants sont libres, parce qu'ils s'en vont par les champs et les sentiers en chantant sereinement des hymnes libérateurs, les timides taxent notre école de communiste.



JOIES DU TRAVAIL

Nous répétons ici, au risque même de déplaire à quelques sectaires, que nous nous refusons toujours à faire le moindre bourrage socialiste et communiste. Mais notre vie est l'expression même de l'idée socialiste qui nous anime. Nous plaçons l'enfant au centre des réalités sociales, économiques et politiques ; nous lui apprenons à juger sainement. Si nous réussissons dans notre œuvre libératrice — et nous réussirons — nos élèves, de quelque parti qu'ils se réclament, seront les plus conscients des révolutionnaires.

Mais d'autre part, certains orthodoxes, qui ne comprennent pas encore le sens pédagogique et humain de notre confiance en l'enfant croient que notre expérience est d'essence anarchiste.

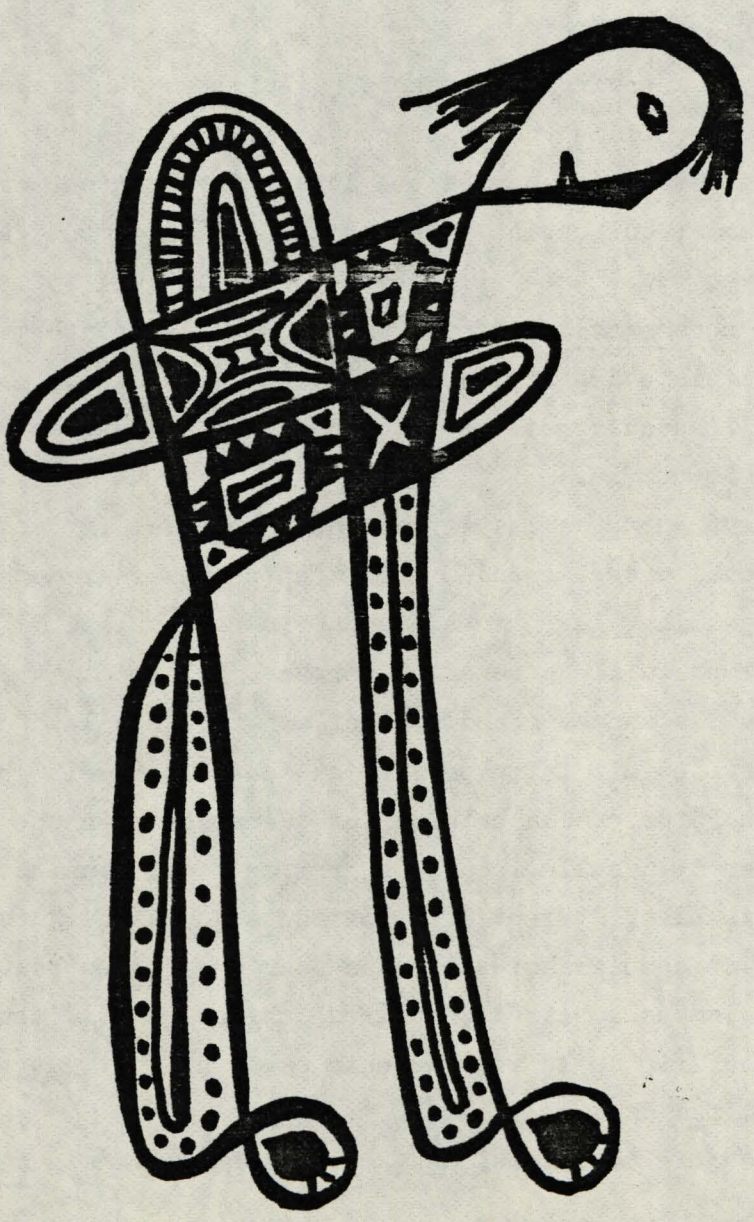
Oui, nous attachons une grande importance au développement individuel, mais, nous l'avons dit, nous ne concevons pas ce progrès indivi-

duel sans les améliorations décisives du milieu social et politique. Nos enfants sauront servir la communauté et s'y dévouer !

Aux politiciens, nous disons enfin :

Nous ne travaillons pas pour aujourd'hui mais pour demain. Nous préparons des hommes, des lutteurs, conscients des nécessités sociales et politiques.

Dans les dures périodes que nous traversons, ces hommes-là ne pourront pas être à l'écart de la lutte ; et, dans cette lutte, nous nous en portons garants, ils ne sauront être que du côté de leur classe, du côté du peuple, pour l'avènement de la société socialiste dont leur communauté est un hardi embryon.



52
De Mme Chardonnal
"Trois poutres"
Bauduen
83 630 Aups

témoignage

****
****
****

Quelle journée de lumière sur la Provence, le jour où je suis allée au PIOULIER, le bleu du ciel et la clarté des yeux de Freinet ; quelle chaleur encourageante, quel accueil...juste, simple, vrai comme mon coeur le désirait. J'avais à la main une partie de mon coeur, qui ne sachant rien, il avait cinq ans, jouait, courait, enthousiaste, regardait tout...de la colline en terrasses des maisonnettes pleines d'enfants, du bassin central où pataugeaient un ou deux apprentis nageurs.

J'étais là, pour une partie de mon coeur qui s'était matérialisée un jour où je croyais faire l'amour, et en réalité, cette merveille de machinerie que nous sommes, me jouait le tour pendable...de la maternité. J'avais quarante années, deux filles de mon premier mariage, cela lui faisait pratiquement trois mères à ce garçon, c'est beaucoup pour un seul homme et c'est un bon moyen pour les rendre exécrables.

Nous avions, aux environs de Cannes, à Auribeau sur Siagne entre Grasses et Pégomas, dans une vieille ruine, où nous avions échoué à la Libération, dans un délire de joies retrouvées, après ces années éprouvantes, créé pour survivre une auberge pour amis, qui devint vite une auberge à la mode, à la mode des années cinquante, snob en clientèle, absolument vrai en réalité, pas d'électricité, et pour cause nous n'avions jamais pu en payer le branchement, tout y était dans le plus fantaisiste des styles, du décor à la cuisine...mais tout sincère, avec ce besoin de l'époque: rejeter la chape grise qui venait de nous faire perdre quatre ans de notre vie.

Pauloune élevé entre salles et cuisine, jardin et terrasse, libre, nu, gâté, oublié, retrouvé, choyé, grondé, errait entre les feux dans les cheminées, les mimosas, les jasmins, les jarres, le bassin-bassine, où il apprit à nager presque en même temps qu'il apprenait à marcher. Cela c'était la douceur de la vie première, mais les années grandissaient son corps et la découverte de son esprit, lui avait vite fait entrevoir le jeu subtil...que la gronderie de la salle se terminait en gâterie à la cuisine, et qu'une chiquenaude à la cuisine... se faisait consoler à la salle...que les arrivants qui venaient vivre qulques heures autour des tables, étaient de magnifiques jouets vivants, pleins d'admiration, de rires, de complaisantes paroles pour ses jeunes boutades; il faisait partie du décor : lampes à pétrole, bougies, chiens, chats, tourterelles... et je commençais à souffrir de le voir devenir cabotin. Tout est cabotinage si on veut, mais voulu...pas dans le biberon.

C'est là que joue la chance; des amis instituteurs m'avaient parlé de Frei-

net, de ses méthodes, de son idéal, j'avais vu le film,[1] je savais que nous étions voisins, à moins de cinquante km. Un jour, sans personne, seule je suis allée regarder le Pioulier, depuis le chemin et j'ai vu...des enfants en liberté sans barrière, sans portail...sans nulle entrave, rire, jouer, s'occuper, aller et venir. Ils semblaient un jeune troupeau, obéissant à leur seul instinct...et pourtant ils avaient déjà le sens de l'interdit que l'on se donne seul, celui auquel on se soumet librement, sans complexe, mais que tendrement, sûrement, fermement, on vous a expliqué, fait comprendre, assimiler. Des haies de cyprès, comme font les paysans, dans le teril du Vaucluse, pour préserver leurs cultures du terrible Mistral; Freinet préservait du mal venu d'ailleurs, les cultures qu'on lui confiait. Je savais que sa graine deviendrait belle... Tout le mal et tout le bien des gènes emmêlés seraient admis, lentement sculptés, finement ciselés, fermement poncés, pas vernis.

Alors vint le jour de la lumière sur la Provence, torturant pour moi; lui ne savait rien. Tout se fit très vite, il était 16 heures, on se promenait sur les terrasses du Pioulier. Freinet m'a dit: "Maintenant, au revoir, je vous téléphonerai ce soir, ne revenez le voir que dans un mois "...Là il a compris qu'il restait, il s'est aggripé à moi, Freinet a tiré et j'ai accouché une deuxième fois...d'un homme, d'un futur homme, d'un vrai, grâce à Freinet et à Elise Freinet qui s'occupait du bien-être physique des enfants.

Puis le mois a passé. j'ai trouvé un enfant heureux qui avait un copain Freddo...et des tas d'amis. Il avait une Maman Freinet, un Papa Freinet, toute la joie de vivre en lui; c'est lui qui me promenait par lamain, me montrait sa chambre pour lui et son copain et ses amis, sa classe, celle des grands, il m'expliquait le four solaire, les cultures, le choc, les corres.

Les mois, les années passèrent; l'alternance des vacances et de l'école ne lui donnait aucun trouble. Il avait deux familles différentes.

Maintenant, il est technicien de cinéma, c'était son désir, son père était reporter-caméraman, sa soeur est monteuse de films. Pour la recherche du travail elle l'a aidé, et voilà ce qu'un jour cela a donné:

Au téléphone - Allo...je viens vous demander, si, par hasard, vous auriez besoin d'un débutant au laboratoire...c'est pour mon jeune frère?

- Oh! chère amie, je suis désolé de vous dire que les enfants les amis des amis, j'en ai marre de tous ces rejetons...tout le cinéma essaie de vous faire prendre sa descendance...

- C'est...parce qu'il est si bon en graphisme et je pensais que pour les titres, les truquages...

- Qu'est-ce qu'il a comme références?

- Stage en usine de tirage de films, assistant, montage...

- Bac?

- Non, raté...élève de Freinet à Vence...

-...C'est pas vrai! un enfant élevé par Freinet lui-même??? Envoyez-le, je le prends.

- Merci...il arrive...il s'appelle Paul Griboff.

*****
***
*

(1) l'école buissonnière (de Paul Le Chanois)... sans aucun doute. N.D.L.R.

Communiqué par R.Dufour

" CE SACRE ANATOLE "

(c'est le titre du cahier consacré à Anatole de Monzie qui était ministre de l'Instruction Publique en 1932)

EXTRAITS DU TEXTE WULLENS préface de la brochure-cahier de la collection LES HUMBLES N°11 et 12 de nov-décembre 1933

*****
***
*

Cette relation est capitale...elle établit...que De Monzie - le fin lettré mal embouché - n'a pas dit que l'Affaire Freinet était une "connerie" ...mais une "couillonnade"...(il amalgamait d'ailleurs l'Affaire Freinet et la "METHODE" FREINET).

C'était peut-être un moyen astucieux de passer d'un procès politique à une discussion d'ordre pédagogique...J'ai souvent émis l'hypothèse que le ministère de l'Education (Instruction Publique) avait pour tâche de saquer les enseignants repérés par l'Intérieur...

On imagina bientôt de nous obliger à participer aux grotesques cérémonies érigées de ci, de là — escrojueries sans nom — sur le souvenir des pauvres morts qui n'en pouvaient mais.

Inaugurations de monuments. Je fus déplacé d'office, de Trélon, en 1921, pour avoir refusé de m'associer à cette mascarade (entre la municipalité socialiste, le comte de Mérode et le patron de la verrerie).

Puis ce fut l'appel des morts, dans les classes, la veille du 11 novembre, devant les pauvres mioches dont certains ne mangeaient pas à leur faim depuis que le père, ou le grand frère, pourrissait là-bas en Artois ou en Lorraine. Notre camarade Appourchaux fut déplacé lui aussi pour avoir refusé cette tragique comédie.

Enfin l'on imagina de consacrer les leçons du 10 novembre à la guerre. Soit : nous parlerons de la guerre, mais nous en parlerons en toute sincérité, nous dirons ce que nous pensons. Un appel dans l'Ecole Emancipée explique notre projet : des dizaines de collaborateurs bénévoles m'envoient des textes, des maximes, des problèmes, des rédactions, des lectures, des chants. Et en octobre 1924, paraît notre cahier spécial : La Guerre, *recueil de devoirs choisis. Humble brochure dont le modeste tirage fut en un clin d'œil enlevé. Il fallut bientôt penser à une nouvelle édition. Des milliers de camarades la répandirent par toute la France. Et ce sabotage conscient s'avéra bientôt plus efficace que les protestations les plus énergiques. Disparurent les circulaires imposant l'appel des morts, les leçons, etc... (Ajoutons que des leçons restèrent — et restent — non officielles !)*

Mais quel rapport avec M. de Monzie ? Patience, nous y arrivons.

L'un des plus dévoués propagandistes de notre brochure fut Jean Cornec, alors secrétaire du syndicat unitaire du Finistère : 300 exemplaires furent répandus par ses soins. A la suite d'un meeting, une instruction fut ouverte. Perquisition chez Cornec : on y saisit notamment La Guerre.

— 3 —

Et la circulaire du 25 juillet 1925 (1) voue au mépris public — et à la vindicte administrative — l'un de nos « IGNOMINIEUX » problèmes !

Pendant le Congrès de Paris 1925, une délégation — dont faisaient notamment partie notre camarade Jouveshomme et, si j'ai bon souvenir, Marthe Bigot — fut envoyée au Ministère. Elle entretint le grand chef de différentes affaires en cours et notamment de l'affaire Cornec. M. de Monzie déclara :

« L'affaire Cornec est finie. Mais quant à l'instituteur du Nord qui a fait le recueil de devoirs choisis, CELUI-LA, JE LE RETROUVERAI ! »

⁂

Là-dessus, sans trop m'émouvoir, je partis en Russie, ce qui devait me valoir quelques nouveaux ennuis, naturellement.

Mais je devais rapporter de ce voyage, la cordiale affection de l'ami Blutte qui se démena pendant 4 ans, seul, tenacement, ne se laissant décourager par nulle rebuffade, pour me faire revenir à Paris. Grâce à une généreuse intervention de Georges Duhamel, les efforts persévérants de Blutte aboutirent en 1929.

Et c'est ainsi qu'en juillet 1933, je pus participer à une délégation du syndicat de la Seine au Ministère de l'Instruction publique. On comprendra que j'acceptai volontiers, curieux de voir enfin de près M. de Monzie. Des amis ne m'avaient-ils pas dit, maintes fois, que j'avais tort : je le jugeais mal, c'était un homme sympathique, intelligent, etc., etc... Je ne tardai pas à être fixé.

⁂

Notre délégation entre dans le bureau ministériel, après une longue attente dans l'antichambre (je recommande à Cabrol d'y passer à l'occasion : il y rencontrera une inénarrable collection d'universitaires classiques, venant quémander une faveur quelconque !)

Présentés en bloc par Péri, nous nous asseyons et, sur l'invitation de M. de Monzie, Barne commence :

« Monsieur le Ministre, nous voudrions d'abord vous entretenir de l'affaire Freinet..... »

(1) Voir aux *Pages Choisies*, ci-dessous.

Dès ce mot, l'interpellé saute sur son siège, lève les bras au ciel et hurle :

« Ah non ! vous n'allez pas encore M'EMMERDER avec cette COUILLONNADE-LA ! » (1)

Et comme nous le regardons, tout de même un peu estomaqués, il continue :

« Une couillonnade, oui, une pure couillonnade : je le répète et je le prouve. Ça n'a même pas le mérite de la nouveauté, cette méthode : ça se trouve déjà dans les œuvres du Père Rollin. Relisez-les, vous y trouverez l'Imprimerie à l'école..... »

Pas convaincu par cette affirmation tranchante, j'interviens humblement :

« Peut-être les principes de l'imprimerie se trouvent-ils dans ces œuvres, mais y a-t-il eu, à l'époque, une application pratique...

— Mais oui, lisez les œuvres du père Rollin, vous dis-je.

— Mais où, à quel endroit peut-on trouver cela ?

— Cherchez, faites comme moi, cherchez. »

Et de continuer sa diatribe échevelée, passablement incohérente, contre Freinet, ce maniaque, ce demi-fou, encensé par quelques hurluberlus comme lui, et qui a le culot de faire, à travers la France, des conférences.

Epinglons encore cet aveu :

« Quand je pense qu'il a eu le toupet d'organiser ici même, à Paris, une réunion, sous le patronage de mon vieil ami Langevin ! Ah non, par exemple, cela dépasse toutes les bornes ! »

Et nous comprendrons que M. Langevin, cédant sans doute à une intervention mystérieuse mais bien pressante, ne vint pas présider la conférence organisée à la salle Cadet, comme il était annoncé (à rapprocher de son attitude déjà équivoque, au Congrès de l'Education nouvelle à Nice, en 1932).

Bec, profitant d'un silence, intervient à son tour :

« Pourtant, Monsieur le Ministre, il y a un instituteur dans la Seine qui fait de l'imprimerie...

— Ah, oui ? peut-être ! Et puis ?

— Et bien, j'ai eu dans ma classe des élèves provenant

(1) Cf. ci-dessous la circulaire du 25-7-25 qui affirme très sérieusement que « *la grossièreté des attitudes ou des propos, le débraillé cynique des écrits ou des attitudes* » ne sauraient « *s'accorder avec la haute mission de... l'instituteur primaire !* » Sans commentaires.

de la sienne et je vous assure qu'ils étaient plus forts en français...

— Mais non, mais non: simple coïncidence. Ah, la la! »

Et de continuer à dauber sur Freinet, qui n'en peut mais. A grand renfort de boutades d'ailleurs :

« Enfin, vous êtes difficiles: qu'est-ce que j'ai fait dans cette affaire? J'ai commencé par déplacer l'Inspecteur d'Académie ! Ça ne suffit pas ? »

Et en passant, une petite rosserie qui se croit habile :

« Je ne vous dis pas tout : j'ai mon dossier et je vous l'apporterai devant la Chambre quand vous m'interpellerez M. Péri. Je crois dire d'ailleurs, au passage, que je me félicite que ce soit vous qui m'interpelliez à ce sujet. Oui, car il est rare, et je suis heureux de le dire devant vos camarades, il est rare de rencontrer à l'extrême-gauche un homme aussi poli et aussi distingué que vous ! »

(Inutile, bien inutile, cette malice cousue de fil blanc : si nous avons une discussion avec Péri, nous aurons assez d'arguments à lui opposer sans lui reprocher les pseudo-amabilités de M. de Monzie à son sujet !)

Mais voici un autre échantillon, car M. le Ministre continue de plus belle :

« Je n'embête pas Freinet parce qu'il est communiste : il y a d'autres instituteurs communistes...

— Je suis communiste, Monsieur le ministre, et instituteur, *glisse Barne.*

— Eh bien, vous ai-je embêté ?

— Pas encore !

— Vous voyez bien : non, je ne m'occupe pas des opinions de mes fonctionnaires. Ainsi tenez, j'ai vu là, où vous êtes assis, une institutrice que vous connaissez certainement, une pauvre fille, laide, à vous dégoûter comme on dit de faire l'amour !... Comment diable s'appelait-elle déjà : voyons... Rosalie... Rosalie... Rosalie...

— Dupont, *ai-je murmuré machinalement.*

— C'est ça : Rosalie Dupont (1). Elle était révoquée ayant été condamnée pour malthusianisme (comme si elle avait à se prémunir contre des dangers qui ne la menaceront jamais!). Eh bien, je l'ai réintégrée. Est-elle réintégrée, oui ou non ?

(1) Nos lecteurs comprendront que, plus délicats qu'un ministre, nous ne mettions ici que des nom et prénom fantaisistes.

— Oui : elle exerce même dans la circonscription de votre ami X..., député socialiste.

— Vous voyez bien ! Non, je vous le répète je ne m'occupe pas des opinions... ».

Et de continuer à perte de vue — et d'ouïe — sur Freinet, ce demi-fou, qui... que... dont... et puis tout d'un coup, tombant en extase devant Mme Freinet, artiste de valeur, mais qui se croit obligée de suivre son hurluberlu de mari, etc... etc... Quand nous lui parlons du maire fasciste de Saint-Paul, il se cache courageusement derrière son collègue de l'Intérieur. Pour, finalement, nous clamer qu'il n'y a rien à faire, il est à bout de patience et de mansuétude, il laissera agir les autorités des Alpes-Maritimes. Je lui fais une dernière remarque :

« Alors, Monsieur le Ministre, vous allez renvoyer Freinet qui est tout de même un mutilé de guerre à 70 % d'invalidité, vous allez renvoyer sa femme qui est en congé de longue durée pour maladie, dans un poste qu'ils ont quitté, voici quelques années, pour raison de santé ?

— Ah, si vous me parlez ainsi, je vous écoute volontiers. Les arguments d'humanité, je suis tout disposé à en tenir compte. Mais où est-il donc nommé ? Car moi, vous savez, je l'ignore encore !

— Frenet nous a écrit hier qu'il est nommé à Bar-sur-Loup...

— Bar-sur-Loup ? c'est une municipalité communiste au moins ?

— Je ne pense pas : il ne doit pas y en avoir beaucoup dans les Alpes-Maritimes.

— Mais enfin, le Maire, il est bien avec Freinet ?

— Il me semble que oui, il a dû témoigner pour lui, dans son affaire.

— Ah bon, mais nous y voilà ! C'est une bonne blague du Préfet !... Mais oui : vous savez bien comment ça se fait ! Ah, vous en voulez, du Freinet, Monsieur le Maire. Eh bien, le voilà : gardez-le!... Mais je prends note : vous dites : Bar-sur-Loup. Bon. Les raisons d'humanité, je les écoute toujours. Je vais arranger cela ! »

Et sur cette bonne parole (1), *nous passons aux objets suivants de notre entrevue.*

(1) Parole, en effet, sans plus. — Freinet fut bien obligé, fin juillet, d'aller à Bar-sur-Loup. Et s'il n'avait pris un congé pour maladie depuis, il y serait toujours. Car, vous savez, les raisons d'humanité...

***

Ça continua sur ce ton, pendant plus d'une heure.

Parfois, il est sec, tranchant. Ainsi pour le cas de Maxime Alexandre, après un coup de téléphone au service des dossiers : « Non, je vous assure : vous ferez mieux de ne pas insister sur ce cas-là ! »

Puis, jovial, bon garçon. A l'écouter, il réintégrera tous les révoqués :

— Bouthonnier, dont il croyait l'affaire réglée, et au sujet duquel il morigène Ragey, son factotum qui n'a pas l'air plus renseigné que lui : « Vous devriez savoir ! » *(et l'autre de se retirer sur la pointe des pieds).*

— Boyer ? mais oui. — « C'est celui qui a fait une brochure, n'est-ce pas, sur l'*Ecole laïque* ? — Bien mauvaise brochure d'ailleurs ! — Allons, il n'est coupable que de lèse-littérature, ou de lèse-philosophie. — On arrangera cela ! »

— Treint ? « Mais voyons, vous le soutenez encore ? Mais vous l'avez révoqué vous-mêmes ! Alors, moi, je peux le réintégrer ! ».

Et ainsi de suite jusqu'à la fin (1).

***

Nous quittons les salons ministériels et allons boire un coup en devisant cordialement.

Notre conversation ? L'on ne manquerait pas de dire encore que je suis insolent, grossier, etc...

Non, non. Ami lecteur, — pense un peu à ces faits — scrupuleusement exacts — relis les proses de M. de Monzie reproduites ci-dessous, réfléchis un peu.

Et fais-toi une opinion.

Maurice WULLENS.

(1) Chose curieuse : à ce jour, seul Maxime Alexandre, le jeune surréaliste dont il valait mieux ne pas parler, est réintégré. Les autres, tous les autres, comme Freinet, attendent toujours.

En plus de l'Affaire FREINET, il y eut d'autres affaires à l'époque: affaires CORNEC, WULLENS, BOYAU...

L'affaire BOYAU

Après l'affaire Freinet voici l'affaire Boyau qui indique avec quelle persévérance les réactionnaires de tout poil s'acharnent sur notre œuvre coopérative.

Lorsque nous disons « après » ce n'est pas tout à fait exact. Il y a des années que traîne cette deuxième histoire. Mais ce n'est que ces temps derniers qu'elle a pris une tournure aiguë. Et si, en apparences, son allure semble moins dramatique que l'agression de St-Paul, le jésuitisme qu'on y découvre la rend non moins écœurante.

A Camblanes donc même campagne de calomnies sournoises qu'à St-Paul contre nos camarades Boyau, leurs méthodes d'enseignement, les opinions qu'on leur prête. Bien entendu, pour monter et alimenter cette campagne, les mêmes éléments réactionnaires, maire en tête comme il est tout naturel. Mais aussi, hélas ! pour seconder cette meute, une collègue et son mari, également fonctionnaire, que nos syndicats de l'enseignement laïc en général et Boyau en particulier, avaient cependant bien défendus, il y a quelques années dans une assez vilaine histoire.

Les choses vont ainsi durant des mois et les vexations s'accumulent à l'école. Sans aviser l'instituteur on traite son jardin en terrain conquis. On écrit à son sujet des lettres injurieuses et d'infâmes calomnies à la Préfecture. On le traite en séance publique du Conseil municipal d'irresponsable, parce que trépané. On l'insulte devant ses élèves et on fait intervenir quelques politiciens troubles pour obtenir son déplacement d'office. On pénètre dans sa classe et on soustrait tous ses documents pédagogiques personnels, ses préparations, les listes d'inscriptions d'élèves, etc..., etc...

Puis, lorsque la presse à tout faire rend compte à sa manière accoutumée des évènements de St-Paul pour la rentrée de Pâques 1933, le ton change et se fait plus agressif. On distribue le dimanche à la sortie de la messe, des numéros spéciaux de la *Libcrté du Sud-Ouest,* l'organe régional le mieux pensant où l'affaire Freinet est présentée d'une façon particulièrement odieuse en un articulet qu'on met bien en évidence en l'encadrant d'un trait de couleur. On passe de famille en famille, essayant de semer le discrédit. Et la collègue — qui aurait pourtant beaucoup de raisons de se taire — n'est pas la dernière à participer au concert. « Les enfants seraient certainement beaucoup mieux à la maison qu'à l'école, eu égard à la façon dont ils y sont élevés ». Mais pas un pourtant ne fait grève.

Arrive le 26 mai. Ce matin-là, la collègue intervient dans l'école même pour interdire à Boyau de prélever dans un baquet, sous une captation d'eau de pluie construite en 1922 pour les besoins de l'école dépourvue d'eau potable, — et avec la participation aux frais de notre camarade, s'il vous plaît ! — un arrosoir d'eau destiné à l'arrosage de sa classe. Comme on peut le supposer, Boyau passe outre, et selon les termes mêmes de la déclaration écrite de l'administration, c'est son droit et son devoir. N'empêche que, prenant prétexte du fait, le mari de la collègue, avisé, se précipite dans la classe de Boyau qui a le dos tourné, et en présence des élèves, il le frappe et l'injurie. Les expressions utilisées, à défaut d'autres indices, serviraient à établir que ce geste était la conséquence logique d'une entente et non une manifestation de colère spontanée : « sale communiste», « on se f...out de ta pédagogie », « trépané », « irresponsable », etc.., etc...

Il est sans intérêt d'insister sur la hottée de basses injures particulièrement édifiantes pour les enfants présents, qui accompagnaient ces propos. Quelles qu'aient été ses démangeaisons, Boyau sut conserver le sang-froid nécessaire pour éviter à ses écoliers le triste spectacle d'un colletage. I l se borna à immobiliser son antagoniste le mieux qu'il pût. Et l'incident, assez menu en soi — encore qu'il constitue injures et voies de faits à fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions — aurait pû encore être traité comme négligeable sans la série de faits qui le précédent et l'accompagnant, contribuèrent à fixer sa véritable valeur. Trois jours auparavant,

en effet, l'évènement avait été annoncé et il coïncida avec une campagne de calomnies menée tant dans la presse spécialisée que dans des visites en séries au domicile des parents. Nous donnerons de larges citations des articles, quant aux propos, impossible de les reconstituer tous, même approximativement. On allait chantant chez qui voulait l'entendre qu'on avait enfin découvert le moyen radical de « débarrasser la commune de son cancer ». Mieux encore, le Maire, son compère du Conseil général et quelques créatures à leur dévotion ou à leur merci, machinent une action judiciaire contre Boyau. Il s'agit en l'occurence de le faire passer non seulement pour un provocateur, mais, ce qui est un comble, pour l'auteur des violences dont il fut victime, et cela afin de le rendre indésirable dans la commune.

Dès le 27 mai, la captation d'eau *de l'école* est mise sous clôture cadenassée et déclarée par le Maire, jouissance exclusive de la collègue. L'école est ainsi laissée sans une goutte d'eau au mépris de toute légalité. Ce qu'on veut et CE QU'ON FAIT — aussi grotesque que cela puisse paraître — c'est accuser Boyau d'avoir dérobé pour l'usage de sa classe l'eau céleste, propriété d'autrui. Mais des protestations s'élèvent, émanant de la majorité des parents sympathiques à nos camarades et soucieux de l'intérêt de leurs enfants. Alors afin de sauver la face, même aux yeux de l'administration, le garde-champêtre appariteur communal est chargé d'apporter chaque matin un seau et un arrosoir d'eau à l'école. Voilà donc 15 à 18 litres d'eau destinés à satisfaire à tous les besoins de plus de cent enfants dont plus de trente prennent là leur repas de midi. Et encore plus d'une fois sur deux, la consigne est mangée !... On ne saurait mieux se moquer du monde. Et on ne saurait songer sans sourire à la déclaration officielle écrite par le Maire, il y a trois ans, déclaration qui permet de croire que l'école est pourvue de l'eau potable « saine et en quantité suffisante » prévue par la loi. Car afin de toucher les subventions accordées par l'Etat et le département à l'édification du groupe scolaire, le Maire a certifié que les travaux étaient entièrement achevés conformément aux devis soumis à l'agrément administratif. Et comme bien l'on pense ces devis comportent une adduction d'eau potable qui n'a jamais été amorcée ailleurs que sur les plans. Faux en écriture publique, alors ? diront peut-être quelques-uns. Pensez-vous, on n'en est pas à un scandale près.

En justice donc, le Maire a osé venir témoigner que Boyau n'avait aucune raison d'aller chercher de l'eau pour arroser sa classe puisqu'il avait à sa disposition permanente un porteur d'eau destiné à l'alimenter à discrétion ! Parallèlement à cette accusation on échafaude, grâce à quelques malheureux dépendant du Maire, tout un système de faux témoignages avec lequel on démontre que notre camarade est non seulement allé voler de l'eau, mais a encore accompagné son larcin d'inqualifiables violences. Parallèlement à cette entreprise de déformation, on s'efforce d'étouffer toute enquête judiciaire sérieuse sur les faits qui se sont produits en classe le 26 mai. Les enfants seuls témoins possibles ne sont interrogés qu'à la fin de la première quinzaine de juillet et après des démarches renouvelées de notre camarade. Inutile d'insister sur les pressions qui durant les deux mois écoulés se sont exercées au grand jour sur les familles pour obtenir le silence ou la rétractation des écoliers les plus compromettants, voire le mensonge de quelques autres. En dépit de toutes les manœuvres, la vérité jaillit tout de même. On déclare alors que les écoliers ont été catéchisés et on peuple brusquement la cour de l'école et ses dépendances devenues forum de témoins adultes qui ne pouvaient s'y trouver et pour cause, mais qui viennent déclarer s'être miraculeusement rendus là le 26 mai, à point nommé, pour voir Boyau et sa femme organiser un abominable guet-apens contre un infortuné citoyen. Il ne s'agissait de rien moins que d'assommer le malheureux en le tirant à l'abri de tous les regards indiscrets dans une classe en fonctionnement. Un de ces témoins à retardement — dont aucun n'existait pour l'enquête administrative du 27 mai — a même pu voir, à plus de 50 mètres, le sang couler à flots d'une égratignure du front de la victime.

Toujours est-il que nos camarades se trouvent *inculpés* pour la rentrée d'octobre et passeront tous deux en correctionnelle. Même la camarade Boyau, arrivée à la rescousse, comme spectatrice attirée par la panique des gosses !...

Campagnes de presse, pressions sur les familles, démarches politiques

sont alliées se multipliant, comme bien l'on pense. Et une maladresse administrative a été merveilleusement exploitée pour présenter nos amis comme déplacés par mesure disciplinaire. En effet,, l'administration qui avait offert à O. et R. Boyau des mutations ne répondant pas à leur demande, mais qu'elle jugeait avantageuses avait crû devoir soumettre leur nomination à la signature préfectorale sans ce soucier de l'avis des intéressés. Et ces nominations furent publiées aussitôt dans la presse avec tout le mouvement annuel du personnel.

Bien entendu, nos camarades n'entendent pas quitter Camblanes comme des indésirables et ont refusé les postes qu'on leur destinait. Les choses en sont là.

Leur position est d'ailleurs extrêmement forte. La quasi-unanimité des parents groupés en association autour de l'école sont bien décidés à les soutenir sans faiblesse. La preuve en est d'abord dans la manifestation écrite de sympathie que leur ont adressés plus de soixante chefs de famille usagers des écoles publiques. Ensuite dans l'ovation qu'ils reçurent le 29 juillet dans un meeting organisé à Camblanes par les organisations unitaires, confédérées et autonomes, groupées dans une belle manifestation de front unique, à laquelle répondirent plus de deux cents auditeurs enthousiastes. Enfin, dans les conclusions favorables de l'enquête administrative effectuée dès le 27 juin par l'Inspecteur primaire qui prit, nettement et courageusement leur défense, après examen impartial de la situation

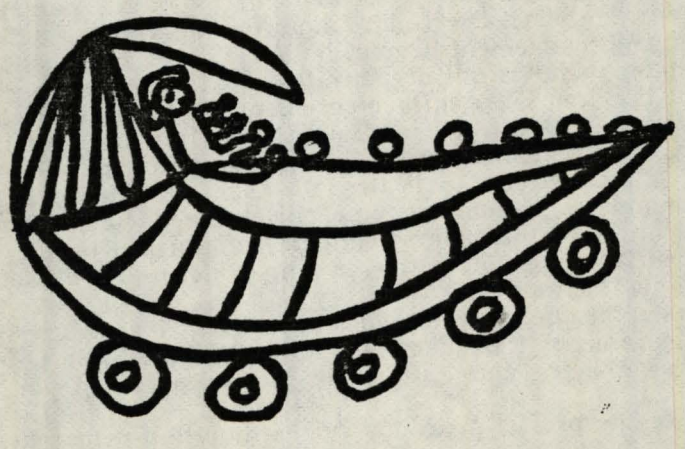
Les notes professionnelles de nos camarades, leurs rapports d'inspection, les lettres élogieuses de leurs chefs hiérarchiques sur la valeur de leur enseignement, les résultats des examens et cours, l'écrasement quasi-total de l'école privée concurrente jadis si prospère, sont autant de facteurs de leur sécurité. Mais sait-on jamais ?

Les usagers de l'école, les groupements qui se réclament de la laïcité, les organisations syndicales restent vigilants : c'est la façon la plus efficace d'étouffer définitivement cette nouvelle tentative de fascisme larvé qui, derrière O. et R. Boyau s'efforce d'atteindre notre méthode éducative, mise au service de l'école populaire.

C. Freinet

Educateur Prolétarien

N° 1 octobre 1933



Les éducateurs conscients de leur mission libératrice sont en même temps des militants sociaux, coopérateurs, syndicaux et politiques qui s'appliquent à mettre leurs actes et leur vie en harmonie avec leur propre comportement. C'est une"Technique de Vie", car travailler à libérer l'Ecole sans essayer d'agir sur le milieu risque de faire naître des illusions dangereuses (C.Freinet)

Le bulletin nécessaire après la fusion du bulletin de l'Imprimerie à l'Ecole et de la CEL devint l'Educateur prolétarien destiné à ceux qui combattaient pour une Ecole Moderne, hors tutelle, vraîment libre, s'alliant au besoin avec les organisations menant le même combat: socialiste, communiste, sana parti, syndicales ouvrières, chrétiens...

Je pense que la parution de l'EDUCATEUR PROLETARIEN et celle de l'Affaire FREINET ne sont pas seulement concomitantes.L'Ecole Moderne Française s'affirmant prolétarienne et intelligente était l'ennemi à abattre. Tous les ministères sont complices.

R.Faure

Hypothèse de R.Dufour

A partir de sa démobilisation et de sa nomination à un poste d'instituteur, l'activité de Célestin FREINET dans les divers domaines: pédagogique, syndical, politique, social...présente une constante bien déterminée.

La lecture des diverses publications qui donnent ses articles ou qui font part de ses actes, sa correspondance...permet de faire le portrait d'un militant lucide et dynamique et d'un instituteur curieux, inventif et décidé.

Militant à la Fédération de l'Enseignement, écrivantdans l'Ecole Emancipée dès 1920, optant pour la C.G.T.U., il participe aux congrès syndicaux, pédagogiques, à des voyages en Angleterre, Allemagne, URSS, s'intéressant aux essais des écoles de HAMBOURG comme au sort des travailleurs, correspondant avec Romain ROLLAND, avec Henri BARBUSSE...

Une telle énumération permet de penser que l'homme public FREINET ne pouvait être inconnu des services du Ministère de l'Intérieur.

Fiché comme officier, grièvement blessé en 1916, fiché à l'Inspection Académique des Alpes-Maritimes, il semble évident qu'il ait eu une fiche bien remplie à Paris, Place Beauveau. Cette fiche , qu'on imagine portant des mentions telles que: meneur , anarchisant, communiste révolutionnaire, a dû être consultée, avec celle de Maurice WULLENS, lors de la délivrance - si longtemps attendue - des visas de passeports en 1923?

La transformation de son bulletin pédagogique " L'IMPRIMERIE A L'ECOLE " en "EDUCATEUR PROLETARIEN" avec un N° 1 particulièrement nourri, sortant en OCTOBRE 1932, n'a-t-elle pas été le détonateur de la campagne qui a débuté le 4 DECEMBRE suivant? On peut se le demander quand on pense au synchronisme de parution des campagnes de Presse aussi bien à Paris qu'en Province, et pas seulement à Nice ?



FONDATION FREINET

Afin de promouvoir une Fondation Freinet regroupant le maximum de documents et d'informations sur l'œuvre et la vie de Célestin et Elise Freinet, une association a été créée : l'**Association nationale pour la Fondation nationale Freinet** dont le siège se trouve à l'I.N.R.P., 29 rue d'Ulm - 75005 Paris et le *secrétariat* au *C.U.I.P., 97 avenue Général Leclerc - 75014 Paris* (téléphone : (1) 540.62.15). On peut désormais y adhérer en versant une cotisation (individuelle : 50 F, collective : 200 F minimum) au *C.C.P.* de l'association : *Paris 4241-87 D.*

La Fondation de France a accepté la création d'une Fondation Freinet et a ouvert un compte où seront réunis les fonds des donateurs pour la création de cette fondation. Les appels de fonds seront faits essentiellement auprès des organismes publics et privés décidés à soutenir cette initiative. La Fondation Freinet sera officiellement créée lorsque les dons réunis atteindront 300 000 F.

Il est évident qu'un grand nombre de personnes seront concernées par l'existence de la Fondation Freinet qui mettra à leur disposition le maximum de documents et sera un lieu de rencontre entre ceux qui, en France comme à l'étranger, veulent étudier la pédagogie Freinet et les nombreux praticiens qui actuellement témoignent de son actualité. Par ailleurs la Fondation Freinet aura à cœur de développer les vues prospectives issues de l'œuvre du fondateur de l'*Ecole Moderne* (qui marquait par ces termes sa volonté de ne pas voir figer ses conceptions éducatives et de rester en prise sur l'avenir). En plus du regroupement de sa documentation, la Fondation Freinet pourra organiser des expositions, des colloques qui sans se substituer aux activités pédagogiques militantes pourront néanmoins aider à leur rayonnement.

Dès maintenant, comment chacun peut-il aider au démarrage de la Fondation Freinet au-delà de la simple adhésion à l'association ?

— **En aidant à collecter tous les documents** qu'ils soient manuscrits (notamment correspondance), imprimés, audiovisuels (photographies, films, enregistrements sonores) ou autres, relatifs à Célestin et Elise Freinet et à tout ce qui se rapporte à eux : mouvement de l'Ecole Moderne et plus largement liens avec les courants d'éducation nouvelle, action syndicale et politique, mouvance coopérative, résistance et maquis, vie culturelle, relations internationales, contacts avec diverses personnalités, etc.).
Bien entendu, les militants les plus anciens (ou leurs descendants) sont les plus concernés par cette collecte. Mais chacun peut aider à prospecter, notamment en retrouvant des pistes peu connues.
Michel Barré a été chargé par l'I.N.R.P. de ce travail de recensement et d'archivage. Les documents réunis dans la section Fondation Freinet seront définitivement protégés et accessibles dans le cadre du Musée national de l'Education dont le siège est à Rouen.
Dans un premier temps, la Fondation ne demande pas l'envoi des documents mais de signaler avec le maximum de précision quels documents pourraient être proposés. Toute correspondance à ce sujet devra être adressée à Michel Barré (adresse temporaire : C.E.L. - B.P. 109 - 06322 Cannes La Bocca Cedex. Sa future adresse sera communiquée le moment venu).

— **En signalant toutes les recherches,** universitaires ou autres, menées sur tout ou partie de l'œuvre ou de la pédagogie de Freinet. Il est important de réunir le maximum de précisions sur les mémoires, thèses et articles concernés (l'auteur, le titre des travaux, l'éditeur éventuel, le lieu où on peut les consulter, la date et toutes autres références). C'est Jean Le Gal (52, rue de la Mirette - 44400 Rezé-les-Nantes) qui se charge de rassembler ces informations.

— **En contribuant à la recherche de donateurs,** organismes, associations, personnalités qui pourraient participer financièrement à la création de la fondation. Rappelons qu'une fondation a un statut juridique et fiscal qui permet aux personnes, physiques ou morales, de verser des dons pouvant être défalqués de leur déclaration de revenus. En outre, contrairement aux associations de la loi 1901, elle peut recueillir des legs.
Dans ce domaine de la prospection des donateurs, l'aide diversifiée du maximum de personnes, en France comme à l'étranger, peut permettre d'élargir le champ de la fondation. Signaler toutes propositions au secrétariat de l'association : C.U.I.P., 97, avenue Général Leclerc - 75014 Paris.

Il est important de comprendre que la Fondation Freinet n'a ni l'intention ni la possibilité de concurrencer ou de suppléer l'activité militante du mouvement de l'Ecole Moderne. Elle est un point de rencontre de très nombreux partenaires : la famille Freinet et l'école de Vence, des personnalités diverses, des universitaires, des administrateurs, des associations ayant pour point commun leur intérêt pour l'œuvre de Célestin et Elise Freinet et leur souci de voir préserver ce patrimoine important.

Mais dans la mesure où elle sera un lieu vivant, elle apportera une occasion supplémentaire de montrer l'actualité des idées et des pratiques de Freinet, un moyen de contact avec des gens très divers qui ne seraient pas venus spontanément vers un mouvement militant. La Fondation Freinet sera ce que veulent en faire ceux qui croient à son utilité. Elle n'est pas une pompe supplémentaire de nos efforts militants mais l'occasion de répondre plus solidement à certains de nos besoins.

Communiqué par Michel BARRE

62

PRATICIENS - CHERCHEURS

Revue de recherche et d'action N° 3

de la Pédagogie FREINET JANVIER 1985

SOMMAIRE

Le colloque de l'I.N.R.P. et de la Direction des écoles 3

intervention de Pierre LESPINE

Débat-recherche : la relation praticien-chercheur

Guy AVANZINI 7
Jean VIAL 11
Louis CROS 12

Modules de recherche 13

Fondation Freinet: enquête: Jean LE GAL 14

Un groupe de recherche et de formation:

"Genèse de la coopérative" 15

Formation-recherche :

L'expression dramatique, médiation du développement de l'enfant?
Hélène CORVOYSIER 20

Des échos :

Praticien ou pratiquant, à vous de choisir, Raymonde PROULX..... 24

A propos du débat autour de l'école, Marie RIST 26

La recherche B.T. 30

$$$$$$$$$$$$$$$$

Pour se procurer le numéro 3, faire parvenir un chèque de 15F

à Institut Coopératif de l'Ecole Moderne, Secrétariat, B.P. 109

06322 CANNES La Bocca Cedex

$$$$$$$$$$$$$$$$

Pour recevoir les quatre numéros prévus en 1984-1985 (2,3,4,5,) faire parvenir, à titre de souscription, un chèque de 60F, à Jean LE GAL 52 Rue de la Mirette 44400 REZE.

$$$$$$$$$$$$$$$$

On peut se procurer les numéros 0, 1, 2, en les commandant à l'ICEM, à Cannes, (15 F par numéro, chèque joint à la commande).

$$$$$$$$$$$$$$$$

Adresser tout courrier concernant la recherche, les modules, "Praticien-chercheur" à Jean LE GAL.

63

INFO-COOP

C.E.L. - B.P. 109 - 06322 CANNES LA BOCCA CEDEX

N° 20 - fév. 1985

COOPÉRATIVE DE L'ENSEIGNEMENT LAIC

JETER L'ÉPONGE ? NON !

L'exercice 1984 se termine par un résultat déficitaire au moins aussi important que celui de l'exercice précédent (1). De ce fait l'ensemble de nos pertes cumulées sur les exercices précédents (ou passif) représente aux environs de 50 % de notre capital.

Nous sommes au pied du mur...

Nous atteignons ici une limite que nous envisagions dès les mois de septembre-octobre derniers, et qui nous a conduits à un licenciement collectif pour cause économique, demandé pour 12 personnes. Un accord nous a été donné pour 9 d'entre elles. Mais les premières prévisions d'exploitation et de trésorerie pour l'année 1985 nous font penser que cette réduction des charges risque d'être insuffisante.

De plus, nos mauvais résultats de l'année 1984 ont eu pour conséquence directe de réduire nos possibilités de trésorerie. La Banque Centrale des Coopératives et Mutuelles ayant limité son autorisation de découvert, nous a contraints à demander un soutien plus important que d'habitude à nos fournisseurs. Face aux besoins en trésorerie que nécessitent les campagnes de rentrée (stock de « marchandises » et crédit « clients »), nous savons que la plupart de nos partenaires ne feront rien de plus pour nous si nous ne leur présentons pas une solution viable d'exploitation et de trésorerie pour 1985.

Dans l'immédiat, si nous devions payer nos dettes, nous n'aurions pas d'autre solution que de « déposer le bilan ». Mais le « dépôt de bilan » n'implique pas nécessairement la cessation d'activité.

Nous devons donc nous assurer toutes les chances possibles qui nous permettraient la poursuite des activités. Il y va de l'intérêt de nos clients, du personnel, comme de celui de nos créanciers : les fournisseurs, les banques, l'administration publique mais aussi les sociétaires les plus engagés ou les plus impliqués dans la C.E.L.

Réagissons, et vite !

La première précaution à prendre est de mettre tout en œuvre pour que le « trou » cesse de se creuser. C'est là tout le sens de nos appels répétés concernant les campagnes d'abonnements. C'est en collectant le plus d'abonnements possibles que seront limités les écarts entre nos charges et nos recettes à venir. C'est aussi le secteur d'activité qui peut nous aider dans le domaine de la trésorerie.

Nous devons aussi veiller à ce que le service à nos 45 000 abonnés soit assuré jusqu'au dernier numéro commandé, et ceci pour des raisons à la fois financières, commerciales et pédagogiques.

Nous devons encore sauvegarder le maximum du « capital » accumulé au cours de près de 60 années de vie coopérative. Et même dans un contexte de rigueur, nous devons rechercher tous les moyens possibles pour :

– garantir la survie des circuits de travail et chantiers d'édition,

– sauvegarder l'outil de production dans son « savoir-faire » et, dans toute la mesure du possible, dans l'intégralité de ses équipements,

– sauvegarder au mieux les engagements financiers, pédagogiques, affectifs, relationnels, commerciaux des militants mais aussi de tous ceux qui nous font confiance : les fournisseurs, les clients, les abonnés, les sympathisants et plus largement les personnes qui adhèrent à l'essentiel de nos idées, qui nous apportent peu à prou leur contribution, qui participent à notre renommée.

Que ce soit par la poursuite intensive de la campagne d'abonnements, par l'évolution de règles de gestion nous permettant d'assainir notre exploitation, par la recherche d'une autre organisation nous permettant d'augmenter nos fonds propres, l'urgence est bel et bien de tout faire pour que cesse de se creuser le « trou » qui risquerait d'engloutir notre œuvre.

C'est sur cette urgence que se mobilisent actuellement le Conseil d'Administration de la C.E.L., sa direction et ses sociétaires les plus engagés. Lisez attentivement ce numéro d'Info-Coop et agissez sans plus tarder.

Daniel LEBLAY

(1) Voir « le point financier » en page 6.

Coup de pied à suivre...

Depuis plusieurs années nous sommes contraints au recul. A diverses reprises, nous avons pensé être en mesure de reprendre l'initiative mais nos percées ont été sans lendemain. Notre mêlée a reculé sous les poussées adverses.

Cependant, au sein de l'équipe repliée en défense, l'un de nous a réussi à prendre un peu de champ. Il a profité d'un moment d'hésitation pour tenter un coup de pied à suivre.

Le coup de pied à suivre donne au ballon une trajectoire haute, longue, résolument orientée vers l'avant. Tous, partenaires et adversaires, ne peuvent que suivre des yeux le projectile. Et l'équipe qui, jusque-là, avait été acculée en défense, reprend élan et espoir. Tous les regards se tournent vers l'avant et, la surprise passée, les joueurs se remettent en branle et la contre-attaque s'organise.

Certes nous sommes encore loin du but et l'essai n'est pas près d'être marqué, mais le mouvement est de nouveau en marche, toutes les énergies fédérées vers un but commun. Le rugby a ceci de paradoxal qu'il faut faire des passes en arrière pour aller de l'avant. Et si nous réussissons l'essai, encore faudra-t-il parvenir à le transformer !

Il reste beaucoup à faire et aucun élément ne doit être négligé : il faudra combiner habilement la force et la vitesse, l'astuce et la détermination. De la cohésion de l'équipe dépendent ses chances de réussite. Que chacun donne le meilleur de lui-même, sans chercher à être identique au voisin, assumant sa spécificité mais convaincu de sa complémentarité aux autres.

Comme aurait dit un reporter célèbre : « Allez les petits ! »

Georges Delobbe

A l'initiative de quelques sociétaires, un appel a été lancé afin de jeter les bases d'une nouvelle C.E.L. Sa diffusion à tous permet à chacun de choisir un avenir pour notre entreprise.

Pour poursuivre l'œuvre de la C.E.L.

• La crise économique et le climat pédagogique ont eu raison de la C.E.L. Malgré quelques soubresauts, il faut se rendre à l'évidence, elle est aujourd'hui condamnée.

• Pourtant, plus que jamais,
— face à la réaction pédagogique présente...
— face à la montée de la droite...
il faut reprendre l'initiative.

Une nouvelle C.E.L., solide et efficace, est indispensable :

— Pour assurer la liberté de création et d'édition des outils pédagogiques au service des enfants.
— Pour assurer l'indépendance du mouvement face à tout pouvoir.

C'est donc une nouvelle C.E.L. qu'il faut construire :

— Recréée par ses militants les plus convaincus.
— Riche des apports de tous ceux qui apprécient la valeur des productions coopératives.
— Rigoureuse dans sa gestion et le service rendu.
— Concentrée sur l'édition des revues et outils pédagogiques et débarrassée du souci de la distribution que d'autres peuvent assurer mieux qu'elle.
— Dotée de moyens suffisants pour résister à la montée probable de la réaction.

Le moment est grave. Oublions les déceptions, évitons les querelles intestines et resserrons les rangs pour perpétuer l'idéal pédagogique de C. Freinet, idéal qui, plus que jamais, reste le nôtre.

POUR UNE NOUVELLE C.E.L.

Le point de la situation

L'année 1984 n'a pas apporté le redressement espéré par rapport à 1983.
Les abonnements se sont globalement maintenus mais n'ont pas rattrappé le niveau de 80-81.
Ce qui porte à **3 millions de F.** la perte subie en 4 ans par abonnements non souscrits.
Par ailleurs la vente hors abonnements des produits fabriqués par la CEL a continué de baisser.
L'augmentation de plus de 25% des ventes de papeterie n'a pas réussi à combler cette brèche, d'autant plus qu'elle nécéssite des moyens accrus en trésorerie.

En fonction de ces mauvais résultats la Banque des Coopératives se fait tirer l'oreille pour continuer d'apporter son soutien qui était de l'ordre de 1,5 million en période de pointe.

Sans cette aide, **et même si elle présente un compte d'exploitation en équilibre pour la prochaine année**, la CEL se trouvera dès le mois d'avril, en situation de cessation de paiement et se verra dans l'obligation de déposer son bilan.

En cas de dépôt de bilan

Si aucune solution de rechange n'est trouvée et acceptée par le Tribunal de commerce, la CEL devra cesser son activité et sera mise en liquidation judiciaire.

Ses biens, s'ils ne sont pas bradés, sont suffisants pour payer les créanciers.
Mais, les abonnés ne recevront pas toutes les revues pour lesquelles ils ont souscrit et les camarades qui ont prêté de l'argent (Caisse d'économie et Créditeurs associés) risquent de faire les frais de l'opération.

Sauvegarder l'essentiel

C'est en fonction de cette situation qu'est né le projet de nouvelle CEL.
Tout d'abord, parce qu'en cas de dépôt de bilan, cette nouvelle société peut espérer obtenir du Tribunal de commerce l'autorisation de poursuivre l'activité.

Mais cela à deux conditions:

1. qu'elle présente un compte d'exploitation prévisionnel équilibré
2. qu'elle ait un capital suffisant pour assurer les besoins de trésorerie

Ensuite parce que, si l'activité doit continuer, la CEL doit se restructurer sur des bases nouvelles lui évitant de retomber dans les faiblesses qu'elle a connues. Faiblesses pas toujours bien comprises des sociétaires qui voient dans la mauvaise organisation les raisons du mauvais fonctionnement alors que celui-ci découle, comme la mauvaise organisation, des faiblesses de structure et du manque de moyens.

LA CEL RESTE LA SEULE MAISON D'EDITION ENCORE AUX MAINS DES ENSEIGNANTS EDITANT, EN TOUTE INDEPENDANCE, DES REVUES DONT LA QUALITE EST RECONNUE PAR TOUS. ALLONS-NOUS LA LAISSER MOURIR ?

Si nous ne le voulons pas, il ne faut compter que sur nous-mêmes.

La nouvelle CEL

Vous trouverez ci-après les grandes lignes d'un projet de nouvelle CEL, élaboré après qu'un bon nombre de camarades aient répondu qu'il fallait faire quelque chose pour que la CEL ne disparaisse pas.
La réussite de ce projet dépend de la détermination de ceux qui acceptent de le prendre en charge et de faire l'effort suffisant pour que le capital constitué couvre les besoins.

L'effort financier demandé, compte tenu des possibilités d'étalement ne paraît pas disproportionné par rapport aux moyens des enseignants.

Il est difficile de croire que le mouvement Freinet et ses sympathisants soient incapables de regrouper un millier de personnes acceptant cet effort pour sauver le résultat de 60 années de travail militant.

En première conclusion: si la nouvelle CEL est un échec et si aucune solution miracle n'est trouvée

- la CEL déposera son bilan dans les prochains mois
- elle cessera son activité
- ses biens seront mis en liquidation
- les camarades qui lui ont prêté de l'argent devront sans doute se résigner à le perdre

C'EST A CELA QU'IL FAUT PENSER D'ABORD AVANT DE SE POSER D'AUTRES QUESTIONS

PROJET DE NOUVELLE CEL

Recréer la CEL

Bien que ses objectifs n'aient pas à être remis en cause, assurer la survie serait insuffisant. Si la nouvelle CEL doit retomber dans les faiblesses qu'elle a connues, faute de moyens et de politique réfléchie, il est préférable de renoncer.

Il nous faut une CEL forte, recréée par ses militants les plus convaincus, enrichie par l'apport de tous ceux qui, dans l'école et hors de l'école, apprécient la valeur de ses productions élaborées coopérativement, les uns et les autres acceptant un effort financier à la mesure de leur engagement ou de leur estime.

Cette force sur laquelle nous comptons, ne devra pas être dilapidée par une activité irréfléchie ou désordonnée qui la ramènerait très vite à la situation actuelle. Il faudra la gérer rigoureusement, avec l'aide de techniciens de la gestion, sans influence sur le contenu, mais sachant faire mesurer les conséquences techniques et économiques de chaque projet d'édition.

Il ne s'agit pas d'en faire un champ d'expérience ou une vitrine sociale, mais de concilier les aspirations légitimes des travailleurs avec les conditions nécessaires à la réussite de l'objet pour lequel elle a été créée.

Il ne faudra pas céder à la démagogie en laissant croire qu'on peut faire n'importe quoi n'importe comment. Il faudra se résoudre à l'étude de marché, à n'éditer que ce qui répond à un besoin réel, à évaluer la quantité de demandeurs et à faire payer le juste prix de la réalisation. Tant pis pour ceux qui voudraient faire croire qu'une coopérative peut toujours faire mieux et moins cher que les autres.

Gérer le capital humain

Combien d'efforts n'ont pas abouti parce qu'ils n'ont pas été coordonnés et soutenus efficacement. Combien de projets abandonnés et de déceptions parce que l'aide qui aurait été nécessaire n'est pas arrivée au bon moment.

Il ne faudra pas recommencer ce gâchis d'énergie. Il ne faudra plus laisser les militants se lancer dans des actions qui ne peuvent aboutir parce qu'il n'a pas été prévu les moyens indispensables pour en assurer la réussite.

Réfléchir avant d'entreprendre, décider en connaissance de cause, soutenir efficacement jusqu'à son terme le projet adopté, mettre en place les moyens et les actions pour le faire connaître au plus grand nombre, tel devra être le processus normal du fonctionnement de la nouvelle CEL.

Recherche et création

Cela ne veut pas dire que la recherche ne devra pas être soutenue. Bien au contraire car elle est le garant indispensable de la vie. Mais c'est dans la mesure ou le secteur éditorial reposera sur des bases saines que les chercheurs et les créateurs pourront être épaulés efficacement et que pourront fleurir les ``éditions légères''.

Assurer la solidité financière

Il faut rompre une fois pour toutes avec la fragilité financière, avec la politique de la corde raide et les fins de mois difficiles qui absorbent la plus grande part de l'énergie de ceux qui ont la charge de diriger.

Cette assise financière indispensable oblige à placer la barre à un niveau relativement élevé comparativement aux moyens des enseignants. Mais ce n'est qu'à ce prix que l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Constitution du capital

Tout d'abord, il faut constituer un capital, souscrit par les plus convaincus, sous forme de parts d'une valeur de 3000 F., libérables éventuellement par versements échelonnés sur deux ans, le premier devant être au moins égal à 750 F.

Ces parts ne seront pas versées à fonds perdus. Elles constitueront une valeur, éventuellement revalorisée pour éviter l'érosion monétaire, cessible au bout d'un certain temps et transmissible si tel est le souhait du souscripteur.

Cela peut avoir l'apparence du capitalisme et rebuter certains. Mais la grande différence est qu'il n'est pas question que ces parts rapportent de l'argent mais simplement conservent leur valeur dans une entreprise qui a décidé de ne plus gaspiller ses forces.

Caisse d'économie

A côté du capital qui garantit les investissements de base, il est indispensable de constituer une Caisse d'économie assurant le fond de roulement nécessaire à la trésorerie, en particulier pour compenser le crédit accordé aux clients, essentiellement les mairies.

Bien sûr il est possible de faire appel au crédit bancaire. Mais on en connaît, hélas, les inconvénients: son coût d'abord, son côté aléatoire ensuite.

Cette Caisse d'économie sera constituée par des prêts à court terme consentis par ceux qui ont les moyens de faire plus que de souscrire une part du capital et par ceux, en particulier les plus jeunes, qui n'ont pas la possibilité d'immobiliser 3000 F. mais peuvent, pendant quelque temps, prêter une plus petite somme à la nouvelle Société.

Ces prêts produiront un intérêt, non pour constituer un rapport, mais pour compenser l'éventuelle érosion monétaire.

Ces deux sources de financement devront apporter à la nouvelle CEL des moyens financiers d'un montant au moins égal à 3 millions de F.
Ce n'est qu'à cette condition que le projet sera viable et que ses promoteurs décideront de le lancer.

Modalités de versement

Il est évident que, si la décision est prise de créér la nouvelle CEL, il sera souhaitable que les versements soient effectués le plus rapidement possible dans leur totalité.

Toutefois ceux qui souhaitent devenir associés à la création mais qui ne peuvent, dans l'immédiat, supporter un tel effort financier, pourront en étaler le versement. En s'engageant à souscrire une part, ils auront la possibilité d'effectuer un premier versement au moins égal au quart , soit 750 F. en précisant les dates des autres versements.

Modalités de fonctionnement

C'est dans son fonctionnement que la nouvelle Société devra être coopérative: oeuvrer ensemble devra être la règle de la nouvelle CEL.

Pourquoi pas une coopérative au sens juridique du terme? Parce que les règles qui régissent cette forme de société portent en elles-mêmes les germes de sa faiblesse: manque de moyens, dilution de l'énergie, force d'inertie des structures.

Pour une société dont les associés sont répartis sur l'ensemble de la France, il n'est pas possible de fonctionner efficacement sans une délégation de pouvoir accordée à un petit nombre d'entre eux, présents, disponibles, compétents, dévoués à l'idéal défini par l'objet.

Ce rôle devra être dévolu à un Directoire composé de 3 à 5 membres qui, collégialement, exerceront la fonction de direction. Il sera soutenu et contrôlé par un Conseil de Surveillance élu par l'Assemblée générale qui, en tout état de cause, restera souveraine.

C'est cette forme qui, dans l'état actuel de la législation, semble le mieux convenir au bon fonctionnement recherché.

Ceci ne restant bien évidemment que des propositions qui devront être entérinées par les associés ou éventuellement modifiées.

QUELQUES REMARQUES

Au delà de la survie

Si la poursuite de l'activité n'est pas considérée comme un objectif suffisant, et même dans ce cas, il est souhaitable de profiter de cette re-création pour construire une CEL forte et efficace.
(voir les grandes lignes exposées dans: Projet de nouvelle CEL)

Quelques précisions sur ce projet

En premier lieu il faut être cohérent. On ne peut souhaiter une vie coopérative et attendre d'une seule personne qu'elle présente un projet tout ficelé.

Le projet, qui n'est que des propositions, présente des grandes lignes qu'il convient de discuter. Même si des statuts imparfaits sont déposés afin de donner rapidement vie à la nouvelle société - car le temps presse - ceux-ci pourront toujours être modifiés par la première AG.

Ceci dit, le projet essaie de tenir compte de 20 années de pratique de la vie de la CEL. Il ne prétend pas détenir la vérité, si tant est que la vérité existe.

Pourquoi pas une coopérative classique ?

Tout d'abord il faut démystifier le mot lui-même. Ne pas confondre les motivations d'une coopérative ouvrière (SCOP) avec ceux d'une coopérative de consommation.

La vraie coopérative se trouve dans les chantiers de travail sans lesquels la CEL n'aurait pas de raison d'être. Mais celle-ci doit être un outil **solide et efficace**, deux qualités qu'on trouve rarement réunies dans les actuelles coopératives de consommation.

Pour être **solide**, la nouvelle société doit avoir une assise financière importante. Or, dans les statuts des coopératives de ce type,une part sociale ne peut être supérieure à 100 F et on ne peut obliger un sociétaire à en souscrire plusieurs. De plus, n'importe qui peut en faire partie du moment qu'il est client.

Ce qui fait que toute coopérative de consommation se voit obligée de rechercher la quantité au détriment de l'engagement.

Pour être **efficace**, il faut que les orientations soient claires et élaborées par des militants engagés. Or la CEL actuelle compte 7000 sociétaires. Combien participent aux orientations ? Les AG ont rarement atteint 200 présents. Et pourtant cela oblige à manipuler et à distribuer une paperasserie volumineuse et coûteuse. Un InfoCoop est adressé - et c'est obligatoire - à 7000 sociétaires, alors que quelques centaines seulement sont concernés. De ce fait le coût d'un envoi ne permet pas de multiplier l'information.

Avantages de la SA

Elle n'oblige pas à rechercher systématiquement la quantité. Elle peut limiter les associés aux militants véritablement engagés. Elle n'empêche pas la vie coopérative des chantiers de travail: chantiers BT, chantiers outils, groupe départementaux etc...

Ses statuts permettent de confier la direction à une équipe, décidant collégialement et dans laquelle on peut doser la répartition entre militants pédagogiques et techniciens.

Le fonctionnement peut en être coopératif si les associés le souhaitent et s'astreignent à participer.

Confiance dans la nouvelle société et dans ses dirigeants

La question a été posée: comment avoir confiance dans cette nouvelle société si elle est dirigée par les mêmes que l'ancienne ?

A la décharge des dirigeants on peut dire:

- qu'ils ont été tributaires des difficultés inhérentes aux coopératives de consommation exposées ci-dessus.
- que les difficultés économiques et sociales ont accaparé le temps et l'énergie d'une direction trop esseulée
- que les moyens ont toujours manqué pour s'adjoindre des techniciens compétents et par conséquent chers.

Les associés de la nouvelle société choisiront leurs dirigeants et orienteront la composition de la direction, en particulier la part des techniciens. Mais il faudra avoir les moyens de ses ambitions.

Précisons que les comptes d'exploitation prévisionnels seront supervisés par des spécialistes qui, eux aussi, coûtent cher; mais c'est indispensable pour être fiable.

Restructuration

Le CA s'est orienté vers la dissociation des deux fonctions remplies par la CEL: édition et distribution.

A ce sujet quelques constatations:

1. actuellement le prix de revient du cycle: conception.rédaction.production des revues n'est pas couvert par le montant des abonnements souscrits. La vente au numéro est donc nécessaire ce qui implique d'avoir un service de distribution ou de la faire assurer par une société distributrice.

2. cette fonction distribution est indispensable pour assurer la diffusion des outils qui ne font pas l'objet d'un abonnement: fichiers, cahiers, livrets etc...

3. l'expérience montre que le réseau libraires n'est pas adapté pour assurer une distribution suffisante pour équilibrer l'exploitation, ce qui oblige à recourir à la vente par correspondance.

4. les militants sont très partagés sur le recours à un réseau de ventes militantes (dépôts, campagne d'abonnements)

5. la vente de produits fabriqués par la CEL est insuffisante pour couvrir les besoins d'un organisme de distribution efficace. Il faut y ajouter d'autres articles, ce qui demande des capitaux pour assurer stocks et crédit clients et ce qui rebute les militants

Toutes ces remarques vont dans le sens de la séparation des deux fonctions, séparation qui peut prendre diverses formes allant d'une société de distribution contrôlée par la CEL jusqu'à l'autonomie totale. Le choix ne pourra se faire qu'en fonction des moyens dont la nouvelle société disposera et de la volonté des associés.

Relations avec l'ICEM

Si l'on admet que l'ICEM ce sont les groupes de travail, les commissions de recherche et les groupes départementaux, on peut répondre que les relations seront contractuelles, chacune des parties ayant besoin de l'autre,

Chaque groupe pourra donc passer avec la CEL un contrat qui fixera les engagements des deux parties.

Si ces groupes de travail ou de recherche ont besoin d'une structure qui les coordonne, qui facilite les échanges d'information et les rencontres inter groupes, qui les représente sur le plan national là où une présence du mouvement peut être souhaitable, cette structure existe. A eux de la faire fonctionner selon leurs besoins; car il est trop facile de critiquer ce dont on se désintéresse.

Ainsi le lien indispensable CEL-ICEM sera assuré par les travailleurs et les groupes qu'ils constituent, ce qui est conforme à ce que souhaitait C. Freinet: les structures n'étant là que pour servir les travailleurs et non pour leur fixer "une ligne".

Encore une fois cela n'a que la valeur d'intentions. Ce sont les associés qui décideront.

Comment s'est fait le lancement de ce projet ?

Devant le pessimisme ou les incertitudes de certains sur les possibilités militantes, R.Poitrenaud a pris l'initiative d'adresser une lettre personnelle à un nombre limité de camarades, voyant là à la fois un moyen de sondage et le point de départ possible d'un sursaut militant (technique du coup de pied à suivre).

Cette initiative a été suivie par un groupe de treize, rapidement devenu un groupe de 60 dont les noms figurent sur le tract qui a été diffusé. En définitive il n'y a pas plusieurs actions mais une seule qui a fait boule de neige.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je, soussigné

déclare souscrire (1) actions de trois mille francs chacune de la société anonyme en cours de constitution dénommée Société Nouvelle CEL et dont le siège sera fixé provisoirement à PEGOMAS (Alpes - Maritimes)

A l'appui de ma souscription, je verse ce jour la somme de (1)

Fait à le

(2)

(1) en lettres.

(2) signature précédée de la mention manuscrite: Bon pour souscription de (1) .....actions de (1).....F.

Libeller le chèque à Société Nouvelle CEL. versement minimum 750 F.

A retourner à R.POITRENAUD Quartier des Arnauds 06580 PEGOMAS

Ont donné leur accord pour la création de la nouvelle C.E.L. :

ALQUIER Anto, ACCOCE Reine, ALZIARY Honoré, ALEXANDRE Marcelle, ALLAMAND Renée, AZOUG Francine, AUDIER Thérèse, AUCLAIR Marie-Jo, BARRÉ Michel, BUESSLER Lucien et Hélène, BENSA Patrick et Colette, BIALAS Marguerite, BESSE Robert, BIHEL Guy, BLANC Raymonde, BONHOURE Lucienne, BONNEMASON Jean, BAUDOUX Madeleine et Jacques, BOYER André, BOURGEOIS Pascale, BRINGOUT Jacques, BARAT Christian, BÉRARD Ginette, BOUCHERIE Robert, BONNEAU Henriette, BERUARD Aristide, BRIEL Simonne, BOUCHON Joëlle, BATUT Étienne, BAUMANN Marie-Claude, BOUTIBOU Jean-François, BOYER Madeleine, BOSVOT Michèle, BAUD Jacques, BOLMONT Monique, CAUX Jacques, CHAUNET Jean, COLLOMB Rose-Aimée, COQUARD Renée, COLSON Jean-Claude, CHALARD Yvon, COMBES Christian, CHABOT Roger, CAMILLE Alain, CHRÉTIEN Michelle, CUCHET Albert, CARRE Anne-Marie, CHAPPELET Jeanine, CATTELAIN Jean-Pierre, CALMET Inès, CROUZET Roger, CLANCHE Pierre, CLAVERY François, COQBLIN Henri, CAPOUL Claudine, DELOBBE Jackie et Georges, DENJEAN Roger, DESFOSSET Denise, DUFOUR Raymond, DUQUESNE Liliane, DRILLIEN Marcelle, DUFOURG Henri, DROUIN Andrée, DELAGNEAU Madeleine, DEMARCY Denis, DE SINGLY Jacques, DELAGE Jean-Louis, DANIEL René, DHENIN Annie, DORE Georges, ERKENS Agnès, EIFERMANN Brigitte, ERNULT François, FÉVRIER Camille, FOURCAULT Raymonde, FÉVRIER Georges, FORT Henriette et Pierre, FRAGNAUD Jeanne, FAURE André, FOURNIER Jean, GUÉRIN Pierre, GELIN Henri, GERY Michel, GUATTERI Nicole, GENTE André, GUYONVARCH Claudia, GUIBOURDENCHE Pierrette et Henri, GINET Madeleine, GUILLAUME Martine et Régis, GAUDIN Georges, GOLL Denis, GOUPIL Simone, GOUJON Guy, GOT André, GENESTIER Madeleine, GIRIN Michel, GAILLARD Jean, GARNAUD Yolaine et Jacques, GAUTHIER Claude, GIROÎT André, GIRARD Simone, HOURTIC René, HELFFER Marie-Claude, HILLAIRET Ginnette, JOURDANET Jacques, JACQUOT Daniel, JAUBERT Jean-Pierre, KAUFMANN Suzette, LÈMERY Janou et Edmond, LECANU Fernard et Nelly, LAUBE Michel, LAVIS Marie et Robert, LABONNE Raymond, LEFEUVRE André, LEAU Jean-Paul, LEGOT Pierre, LEGAGNOUX Denise, LE BOHEC Jeannette et Paul, LENTHERIC Françoise, LAGOFUN Bernadette, LAGLEIZE Jean-Paul, LENTAIGNE Léon, LEROY Simone, LAUTRETTE Jean-Louis, LAJUS Joël, LORENZINO Marie-Claude, LEDORTZ Raymonde, LALLEMAND Roger, LAGARDE Marcel, LE BLAY Claudine, LAFFITTE Geneviève et René, MARTEAU Maurice, MENUSAN Maurice, MASSIEYE Georges, MAROIS Robert, MAHÉ Jean, MONTEGUT Jean, MARIE Francine, MAJUREL Jacqueline, MÉRIC Jean, OCTOBON Concetta et Antoine, OLLIVIER-PALLUD Marcelle, PELLISSIER Michel, POITRENAUD Robert, PASTORELLO Victor, PERAMMANT Hélène, PETITCOLAS Jean, PONS Alain, PERE André, PILORGET Michel, PAIN Jacques, POIRIER Michel, PERRIAUD Josiane, PEYRON Marie, PEINGNEZ Jean-Claude, PATRAS Marie-Amélie, POISSON Paul, PARIS Gilbert, QUARANTE Paulette, RIBIS Monique et Michel, RIBOLZI Jean, REUGE Émilienne et Lucien, ROY Colette, REBOUL Jean-Marc, ROBERT Léo, ROUGET Claude, RAUZIÈRES Solange, ROCHE Marcel, ROCHE Hélène, ROBO Patrick, RAMBLIÈRE Gisèle, SAPORITO Jean-Claude, SAUBION Gérard, SENECAL Geneviève, SÉBASTIEN-HILAIRE Claudine, SANDLER Liliane, SANSEN René, SOLEYMAT Michel, SCHIFANO Jeanine, THARLET René, THOMAS Émile et Mimi, THOMANN Mylène, TAUDIN Jeannine, TRAVERSE Marie-Claude, VIGNAU Michel, VERNET Annie, VERNET Pierre, VIEL André, VRILLON Henri, VARENNE Jacky.
GRÊMEN Hélène, ORANGE Simone, PITHON Babette, PHILIPPE Geneviève, SÉNÉCAL Gérard.

INFO = FLASH



Après Béziers

urgent Sauver la C.E.L.

Le 15 avril, la CEL ne s'arrêtera pas.
C'est nous qui en décidons par notre action immédiate !

Appel de l'ICEM

REUNION DE CLARIFICATION SUR LE PROBLEME C.E.L

Afin de clarifier le problème C E L, la commission ICEM-CEL a provoqué et organisé une réunion pour que l'ensemble des problèmes soient identifiés et formalisés.

Un des objectifs était que toutes les questions soient posées, afin qu'elles cessent de hanter les couloirs et de saper les énergies.

Cette réunion n'avait pas pour but d'apporter toutes les réponses, mais de permettre aux militants et aux instances du mouvement, de mieux cerner la situation afin:

1)- de trouver d'urgence des solutions vitales aux problèmes immédiats;

2)- de mettre en place des moyens pour régénérer la dynamique du mouvement.

*

Dans un premier temps, Jean-Pierre RUELLE, au nom du CA CEL et Daniel LE BLAY Directeur de la CEL, ont apporté une information technique pour que les participants sachent avec précision quel était le processus d'un dépot de bilan et ses conséquences.

Ce vocabulaire ayant été précisé, le CA CEL a indiqué qu'il refusait d'envisager le dépôt de bilan et qu'il se tournait vers le Mouvement pour étudier d'autres solutions, y compris la création d'une société nouvelle.

Dans un deuxième temps, la possibilité a été donnée aux participants de faire part de toutes leurs interrogations oralement ou par écrit.

Puis la commission ICEM CEL et l'équipe d'animation ont établi un classement des nombreux problèmes et questions posés, et décidé du calendrier des suites à leur donner:

- au cours de la réunion;
- au cours des J.E
- après les J.E; la commission s'engageant à ce que toutes les questions et tous les problèmes trouvent réponse.

Si vous désirez connaître les réponses données à ces interrogations, adressez-vous aux camarades présents aux J.E. (représentants départementaux, délégués régionaux, membres du CA ...) qui se sont engagés à entamer une action d'explication pour la réussite de la collecte rapide de fonds permettant de constituer la société nouvelle.

La CEL est dans une situation dramatique. .
Ses activités, ses apports à la Pédagogie Freinet peuvent néanmoins être préservés et poursuivis sans une interruption qui lui serait fatale.
Le défi est difficile à relever, mais nous pouvons gagner.

L'ICEM a décidé de mettre tout son poids dans la balance, en appelant sans ambiguité à la création de la nouvelle société CEL .

JANVIER 1985: Des camarades lancent un appel pour créer une Société nouvelle CEL. Depuis , un certain nombre de camarades se sont associés à cet appel, à titre personnel.

MARS 1985: Le Comité Directeur de L'ICEM prend l'initiative , après une rencontre à Cannes , de lancer au mouvement un appel afin de soutenir toutes les initiatives visant à créer cette société nouvelle.

AVRIL 1985: Journées d'Etudes de Béziers.
La commission mixte ICEM-CEL prend l'initiative d'organiser une réunion sur la clarification des relations ICEM et Nouvelle Société qui permet de dégager une logique coopérative unitaire, de montrer que la créati-on de la Société Nouvelle CEL est la meilleure des solutions possibles pour une réorganisation réelle et efficace de l'entreprise.

-Le CA ICEM prend des décisions concrètes d'aide à cette création.
-L'A.G. de l'ICEM reprend à son compte les décisions du CA ICEM/CEL en votant la motion suivante:

"L'A.G. ICEM souhaite que tous ses membres souscrivent une action personnelle, recherchent au moins 2 autres actionnaires et mène une rapide campagne d'informations.
Elle propose que les fonds transmis à la Société Nouvelle puissent l'être par les canaux les plus divers:
-soit de l'individu , directement à la Société Nouvelle.
-soit par le canal des Groupes Départementaux de l'ICEM,des régions des groupes non constitués.
-soit par l'intermédiaire de l'Association ICEM.
Elle rappelle son souci d'un lien clair ICEM-CEL.Un appel sera fait dans la presse du mouvement pour dons à l'ICEM, en vue de souscrire des actions à la Nouvelle Société"

Le CA et l'AG de l'ICEM vous appellent à tout mettre en oeuvre pour assurer la pérennité de cet outil indispensable à la pratique de la Pédagogie Freinet.

PRENONS NOS RESPONSABILITES
La Société Nouvelle CEL doit posséder
les moyens d'exister dans les jours qui suivent.

LE CA de l'ICEM - L'AG de l'ICEM.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

, soussigné

né(e) le :
à :

éclare souscrire (1) actions de trois mille francs chacune de la société anonyme en ours de constitution dénommée Société Nouvelle CEL et dont le siège sera fixé provisoirement PEGOMAS (Alpes - Maritimes)

\ l'appui de ma souscription, je verse ce jour la somme de (1)

Fait à le

(2)

(1) en lettres,

(2) signature précédée de la mention manuscrite: Bon pour souscription de (1) .....actions de (1)

Libeller le chèque à Société Nouvelle CEL. versement minimum 750 F.

A retourner à R.POITRENAUD Quartier des Arnauds 06580 PEGOMAS

ou à l'instance départementale/ou nationale (Jacques Monticolo,trésorier national, 16 Rue Marcel Pagnol 52000 CHAUMONT)

Si vous ne pouvez pas souscrire une action de 3000F,vous pouvez effectuer un versement à votre convenance,à une des instances de l'ICEM de votre choix (voir modalités ci-dessous)

Ces versements cumulés seront convertis en actions de 3000F au nom de l'instance

---

CHEQUE A ENVOYER A	LIBELLE DU CHEQUE
- instance départementale (groupe départemental)	- Association ICEM départementale
- instance nationale (J.Monticolo trésorier national,16 Rue M.Pagnol 52000 CHAUMONT)	- Association ICEM Paris

Ce tract est un appel à diffuser rapidement et largement sur l'extérieur du Mouvement, par tous les moyens possible.

POUR POURSUIVRE L'OEUVRE DE LA C.E.L
MENACÉE PAR LA CRISE ÉCONOMIQUE

Pour que les enfants et les enseignants puissent continuer à utiliser les outils de la
PÉDAGOGIE FREINET

Pour que le MOUVEMENT FREINET *puisse poursuivre son action au service d'une éducation coopérative.*

POUR CONTINUER 50 ANS

- *de création*
- *de recherche*
- *d'innovations*
- *d'édition*
- *d'élaboration d'outils*

AU SERVICE D'ENFANTS, D'ADOLESCENTS ET D'HOMMES RESPONSABLES

L'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne (Pédagogie Freinet) lance un appel pour la constitution d'un fond spécial d'aide à la C.E.L en péril aujourd'hui face à la crise économique.

- talon à renvoyer au trésorier national de l'ICEM
  Jacques MONTICOLO

  chèque à l'ordre de " Association ICEM "

  Mention: " Fond spécial d'aide à la C E L " à inscrire au dos du chèque.

YVONNE MARTINOT N'EST PLUS

Les anciens de l'ICEM et de la CEL apprendront avec peine le décès de celle qui fut un membre actif et enthousiaste du Mouvement Freinet.

De 1947 à 1955, date de son départ en retraite, elle pratiqua les techniques Freinet dans sa classe et dans son école qui fut le lieu de réunion du groupe de l'Aube.

Jusqu'en 1974, elle resta la dépositaire accueillante du matériel CEL qu'elle allait présenter dans tout le département lors des conférences pédagogiques du début de l'année scolaire.

Profondément généreuse, elle répondit à tous les appels de la CEL, et savait convaincre les camarades d'y contribuer aussi.

Toujours vaillante et enthousiaste, en 1971, elle réunit chez elle un groupe d'amies pour apprendre l'Esperanto. Chaque semaine, le cours était suivi d'un gôuter amical, et plusieurs membres du groupe firent des séjours au Château de Grésillon. Le groupe s'est agrandi et plusieurs espérantistes enseignent à la F.O.L .à Troyes.

C'était une ardente syndicaliste, vraiment laïque, et qui a su malgré son grave handicap - elle eut les jambes sectionnées au niveau des genoux à l'âge de deux ans - accomplir une vie remplie d'activités réussies.

Elle s'est éteinte le vendredi 4 janvier dans sa 85e année, dans son appartement de Troyes, qu'elle partageait avec Suzanne Bourot, qu'elle considérait comme sa fille depuis vingt ans.

Henriette et Pierre FORT

Au nom des " AMIS DE FREINET ", le Bureau assure Suzanne BOUROT de toute sa sympathie.

****

LA PAGE DE LA TRESORIERE

RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT

Pour vous inviter à verser le renouvellement de votre abonnement pour l'année 1984-1985, votre NOM a été souligné d'un trait VERT.

Si aucun trait ne figure sous votre NOM, c'est que vous êtes à jour.

Par contre

si votre NOM est souligné de:

-deux traits (un vert et un bleu), vous devez les années 1983-1984 et 1984-1985 soit 40 francs.

-trois traits (un vert, un bleu et un rouge), vous devez les années 1982-1983, 1983-1984 et 1984-1985 soit 55 francs.

Toutefois, ne vous formalisez pas si, venant d'effectuer récemment votre règlement, vous trouvez votre NOM souligné. Plusieurs semaines s'écoulent entre mon envoi des étiquettes-adresses pour le routage et le départ du bulletin.

RAPPEL DU TARIF DE L'ABONNEMENT

L'abonnement aux publications: " Les AMIS de FREINET et de son MOUVEMENT " pour l'année 1984-1985 reste fixé à :

20 francs

VINGT francs

(tarif fixé au Congrès de NANTERRE.)

NUMERO DU COMPTE

AMIS de FREINET

CCP 2873 13 F NANTES

INFORMATIONS ET RECOMMANDATIONS

L'adresse de la Trésorière est

Madame Marie-Louise CROCHET
9 rue de Grandvilliers
60000 BEAUVAIS

Me faire parvenir directement tout ce qui concerne la trésorerie: adhésions, abonnements, achat de bulletins parus ou de documents " AMIS de FREINET " ou de brochures " TONY L'ASSISTE " (8F port compris)ou de la BT N° 167 Un instituteur Célestin FREINET (8F port compris)

Les chèques postaux peuvent être adressés directement au Centre de NANTES.

Et surtout communiquez-moi votre nouvelle adresse si:

Vous avez changé de poste

Vous avez pris votre retraite

Vous avez changé de domicile (même à l'intérieur de la même localité.)

****